

IMAGES DU PATRIMOINE



**40 MINUTES
DE PARIS**

**UNE PLAGE
UN SITE • VOTRE VILLA**

ÉLISABETHVILLE

La plage de Paris sur Seine

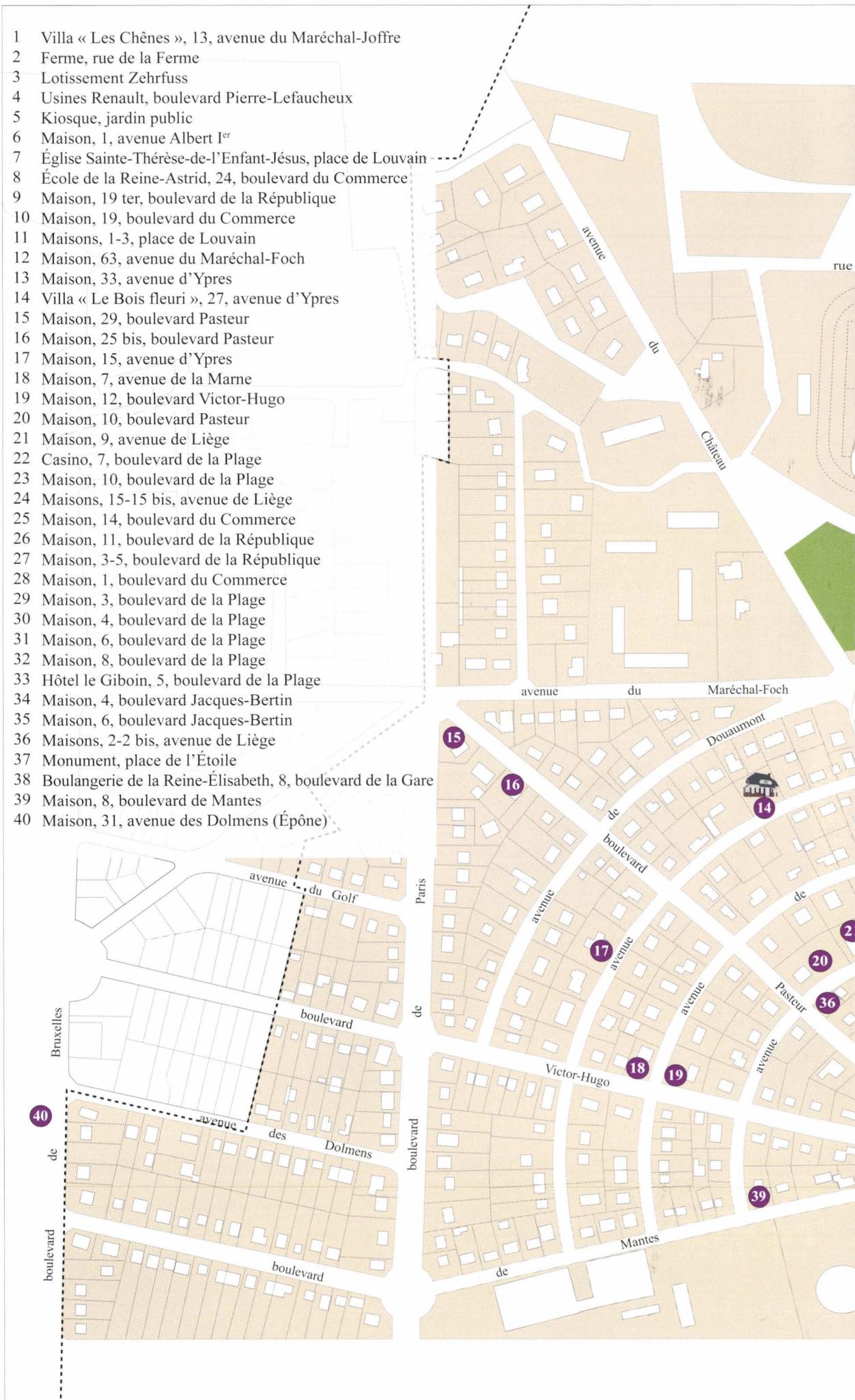
AUBERGENVILLE

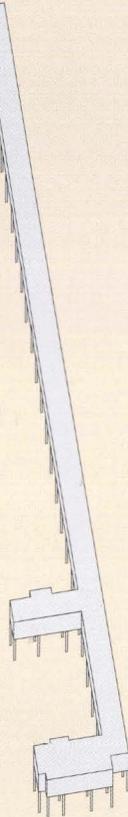


ÎLE-DE-FRANCE

Carte de localisation des principaux édifices cités dans l'ouvrage

- 1 Villa « Les Chênes », 13, avenue du Maréchal-Joffre
- 2 Ferme, rue de la Ferme
- 3 Lotissement Zehrfuss
- 4 Usines Renault, boulevard Pierre-Lefauchaux
- 5 Kiosque, jardin public
- 6 Maison, 1, avenue Albert I^{er}
- 7 Église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, place de Louvain
- 8 École de la Reine-Astrid, 24, boulevard du Commerce
- 9 Maison, 19 ter, boulevard de la République
- 10 Maison, 19, boulevard du Commerce
- 11 Maisons, 1-3, place de Louvain
- 12 Maison, 63, avenue du Maréchal-Foch
- 13 Maison, 33, avenue d'Ypres
- 14 Villa « Le Bois fleuri », 27, avenue d'Ypres
- 15 Maison, 29, boulevard Pasteur
- 16 Maison, 25 bis, boulevard Pasteur
- 17 Maison, 15, avenue d'Ypres
- 18 Maison, 7, avenue de la Marne
- 19 Maison, 12, boulevard Victor-Hugo
- 20 Maison, 10, boulevard Pasteur
- 21 Maison, 9, avenue de Liège
- 22 Casino, 7, boulevard de la Plage
- 23 Maison, 10, boulevard de la Plage
- 24 Maisons, 15-15 bis, avenue de Liège
- 25 Maison, 14, boulevard du Commerce
- 26 Maison, 11, boulevard de la République
- 27 Maison, 3-5, boulevard de la République
- 28 Maison, 1, boulevard du Commerce
- 29 Maison, 3, boulevard de la Plage
- 30 Maison, 4, boulevard de la Plage
- 31 Maison, 6, boulevard de la Plage
- 32 Maison, 8, boulevard de la Plage
- 33 Hôtel le Giboin, 5, boulevard de la Plage
- 34 Maison, 4, boulevard Jacques-Bertin
- 35 Maison, 6, boulevard Jacques-Bertin
- 36 Maisons, 2-2 bis, avenue de Liège
- 37 Monument, place de l'Étoile
- 38 Boulangerie de la Reine-Élisabeth, 8, boulevard de la Gare
- 39 Maison, 8, boulevard de Mantes
- 40 Maison, 31, avenue des Dolmens (Épône)





2

1

3

4

5

6

7

8

11

12

13

10

9

22

23

24

29

34

33

32

31

30

25

28

27

26

37

38

de la Ferme

Plage

de

la

de

la

boulevard

avenue Albert 1^{er}

cours Franco-belge

avenue

de Dixmude

rue Pierre-Lefebvre

de la Marne

du Commerce

boulevard de Liège

boulevard de la République

boulevard de la République

place de l'Étoile

boulevard de la Gare

rue de Balzac

120 m



IMAGES DU PATRIMOINE – 289
ÎLE-DE-FRANCE

ÉLISABETHVILLE

La plage de Paris sur Seine

AUBERGENVILLE

Textes

Joumana Timery,

avec la participation
de Véronique David

Photographies

Laurent Kruszyk

Coordination

Roselyne Bussière

SOMOGY
ÉDITIONS
D'ART



Inventaire général du patrimoine culturel

Cet ouvrage a été réalisé

par la Région Île-de-France,
sous la direction d'Arlette Auduc, conservatrice en chef
du patrimoine, chef du service Patrimoines et Inventaire.
Il est édité dans le cadre d'une convention de partenariat
avec la commune d'Aubergenville.

Relecture

Roselyne Bussière, Région Île-de-France,
service Patrimoines et Inventaire.
Jean-Baptiste Minnaert, Université François-Rabelais,
Tours, Conseil national de l'Inventaire du patrimoine culturel.

Enquête d'Inventaire topographique

Joumana Timery

Remerciements

Jean-Noël Baléo, directeur général adjoint chargé
de l'unité Affaires internationales et européennes
à la Région Île-de-France,
Arlette Auduc, chef du service Patrimoines et Inventaire,
pour m'avoir donné la chance de réaliser cette expérience,
Roselyne Bussière pour ses judicieux conseils,
sa disponibilité et son accompagnement sans faille,
Antoine Le Bas pour ses précieux conseils,
Véronique David et Michel Dumoulin pour leurs contributions,
Jean-Claude Bigant qui nous a très généreusement
communiqué ses collections personnelles,
Bernard Toulhier, conservateur général du Patrimoine,
Marion Tournon-Branly, architecte, pour l'aimable
rencontre qu'elle nous a accordée,
Miriam Simon, conservatrice en chef, responsable
du Cabinet des arts graphiques, musée Carnavalet,
À la mairie d'Aubergenville : Virginie Muneret,
directrice générale des services, Geneviève Tessier,
directrice des moyens généraux, Danièle Heintz,
aux Archives-Documentation.

Antoine Bourroux, documentaliste, Centre de documentation
et Photothèque, musée du Domaine départemental
de Sceaux, Lucile Douchin, Archives nationales,
Département de l'accueil des publics de Fontainebleau,

Claude de Moreau de Gerbehaye et Baudouin D'Hoore,
Archives royales de Bruxelles,
Le Groupe de recherches sur la mémoire collective
d'Aubergenville, Élisabethville GRMCAE.

Didier Masfrand, Monsieur et Madame Gras, Boulangerie
de la Reine-Élisabeth,
la DDPJJ de Versailles et le Giboin pour son accueil,
le pasteur André Huber, Hélène Masanell et Frédéric Rouchy,
Claudine Vareilles, Monsieur et Madame Jean Maurice Pain,
Catherine Chauvelier, Monsieur et Madame Zylberstein,
Fabrice Jaudeau Le Thiesse, Monsieur Assouly,
Et tous les habitants d'Élisabethville qui nous ont accordé
un très bon accueil,
Vincent Leglaive, service Communication de Renault,
Marie-Noëlle Polino, AHICF, et Frédéric Lesauvage,
directeur de gares-RDET.

Sans oublier toute l'équipe du service Patrimoines
et Inventaire de la Région Île-de-France qui m'a accueillie
et dont les conseils et la disponibilité m'ont été d'un grand
réconfort.

Joumana Timery

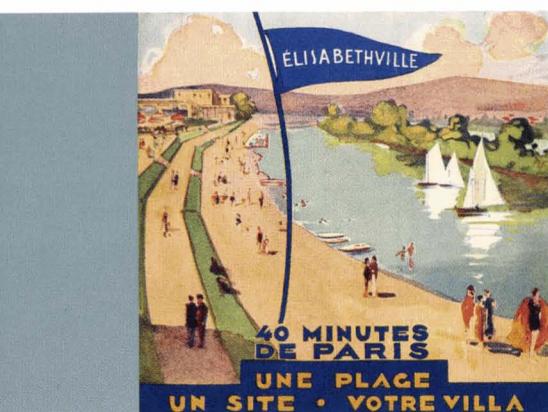
L'ensemble de la documentation établie est consultable sur Internet

www.culture.gouv.fr, bases de données :
Mérimée, Palissy, Mémoire
ou pour la Région Île-de-France
www.inventaire.territoires.iledefrance.fr

© Somogy éditions d'art, Paris, 2014
© Inventaire général, Paris, 2014
© Adagp, Paris, pour les photos de Laurent Kruszyk
et de Jean-Bernard Vialles

ISBN 978-2-7572-0886-1
Dépôt légal : septembre 2014
Imprimé en Italie (Union européenne)

Sommaire



En couverture :

*La plage d'Élisabethville
(dépliant publicitaire, coll. part.).*

1^{er} rabat :

*Plan d'Aubergenville en 1899
(dessin, monographie de l'instituteur, AD).*

2^e rabat :

*Vitrail de la salle des Pas-Perdus
de la gare Saint-Lazare.*

Élisabethville ou la cité du rêve

Aubergenville avant Élisabethville,
un tranquille village de maraîchers - p. 6

Le domaine de la Garenne - p. 7

Un lotissement spéculatif de la
Société anonyme de gestion - p. 7

Le lotissement de la Garenne, une cité-jardin? - p. 8

Élisabethville-sur-Seine, la plage de Paris - p. 13

Architectes locaux et architectes de renom - p. 15

La fin d'un rêve - p. 16

Un patrimoine en images

Le lotissement - p. 20

La cité balnéaire - p. 22

L'habitat - p. 28

La « Sainte-Chapelle du béton armé » - p. 40

L'école de la Reine-Astrid - p. 48

La ferme modèle de la Garenne - p. 50

Les usines Renault et le lotissement Zehrfuss - p. 52

Annexes

Notes - p. 54

Bibliographie - p. 55

Liste des abréviations - p. 55

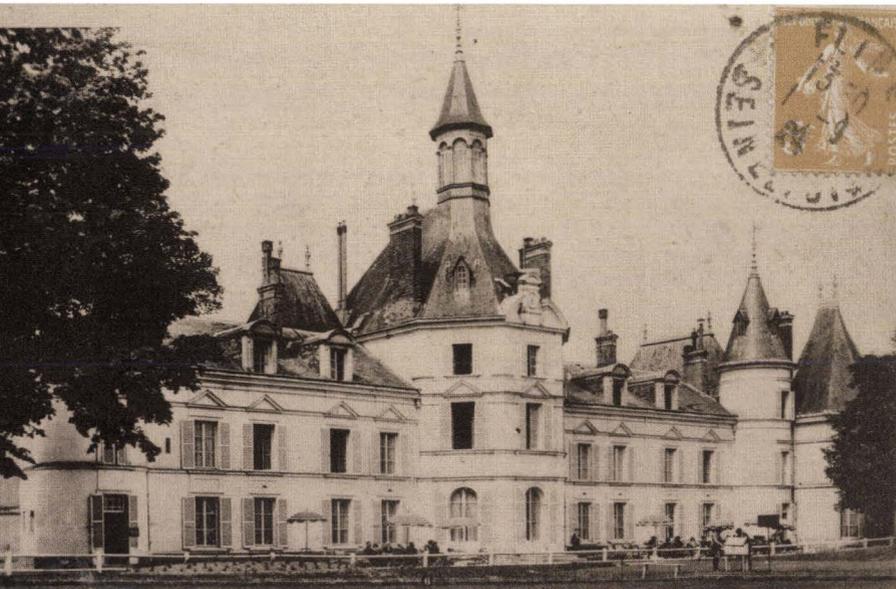


Élisabethville ou la cité du rêve

*« On m'avait dit beaucoup de bien d'Élisabethville et de son lotissement :
endroit charmant, lotissement bien aménagé, petites villas
agréables et maintes distractions, et c'est pourquoi par
une belle matinée d'été j'ai tenu à m'y rendre...¹ »*

Détail d'une verrière de l'église.

De sa visite à Élisabethville en 1929, Anthony Goissaud fait un compte-rendu enthousiaste, n'hésitant pas à comparer la nouvelle station au Touquet-Paris-Plage. Aujourd'hui, la cité balnéaire des bords de Seine n'est plus fréquentée par les vacanciers, mais elle a eu ses heures de gloire durant l'entre-deux-guerres. Gravures, photographies, articles de journaux montrent une plage très prisée. Les villas et pavillons du lotissement témoignent de son succès dans les années 1920 et 1930. Quand on emprunte le boulevard de la Plage, on relève de nombreux vestiges de l'activité balnéaire, de ses fêtes, de ses concerts et concours, même si, aujourd'hui, ce sont les pas des banlieusards qui résonnent sur le macadam. L'inventaire effectué a pour but de donner à voir les vestiges, encore nombreux et tangibles, mais menacés, de cette période.



Le château de la Garenne (carte postale, coll. part.).

Aubergenville avant Élisabethville, un tranquille village de maraîchers

Selon l'instituteur qui rédige la monographie communale en 1899², la commune d'Aubergenville « offre comme campagne de nombreux attraits ». Proche de Paris (une quarantaine de kilomètres seulement), elle dispose d'une halte à voyageurs desservie par dix-sept trains quotidiens. Elle est peu éloignée de la Seine et son territoire giboyeux rend la pratique de la chasse agréable. La vie y est « facile et bon marché ». L'instituteur conclut de manière prémonitoire : « Dans ces conditions, ce village a des chances de prospérer et de s'agrandir. »

Les recensements permettent de préciser le visage de ce village de 500 habitants. En 1911, la grande majorité des habitants est composée de cultivateurs et journaliers. On y trouve de rares commerçants et artisans. Trois grandes propriétés se distinguent : le château de Montgardé, dont le propriétaire, Georges Fouquet, a un régisseur sur place, et le château de la Garenne, qui appartient à Paul Bertin et est également administré par



Les écuries du château de la Garenne (carte postale, coll. part.).

un régisseur. Il faut leur ajouter le château d'Acosta, aujourd'hui détruit, qui appartenait, lors de la fondation d'Élisabethville, à la famille de Sayve de la Croix de Chevières³. Vers 1900, l'essentiel de la production agricole consiste en pommes de terre, carottes, navets, oignons, poireaux, artichauts, choux-fleurs. Ces produits maraîchers étaient vendus sur les marchés voisins de Poissy, Versailles et Paris. La production de céréales en grand se fait seulement à la ferme de la Garenne.

La vigne, développée sous l'Ancien Régime par le chapitre de Notre-Dame de Paris qui était seigneur d'une partie du lieu, n'est plus qu'un souvenir. Elle se réduit après la Révolution et disparaît avec le phylloxéra dans les années 1880.

La carte de 1899 montre l'organisation du terroir de la commune. Le bourg aggloméré s'est développé au plus près du coteau. Au nord, dans la plaine, passe la route nationale 190, l'ancienne route de « Quarante-Sous », qui va de Saint-Germain-en-Laye à Mantes. Plus au nord encore, le territoire est coupé par la voie ferrée de la ligne Paris-Rouen-Le Havre installée depuis 1843. Au-delà, se déploie la vaste propriété du château de la Garenne. Le bord de Seine est très réduit et se limite à une bande de terre de 200 mètres environ. Le reste appartient, entre autres, à la commune de Juziers, sur la rive droite. C'est ce territoire situé entre la voie de chemin de fer et la Seine qui a été loti pour devenir Élisabethville.

Le domaine de la Garenne

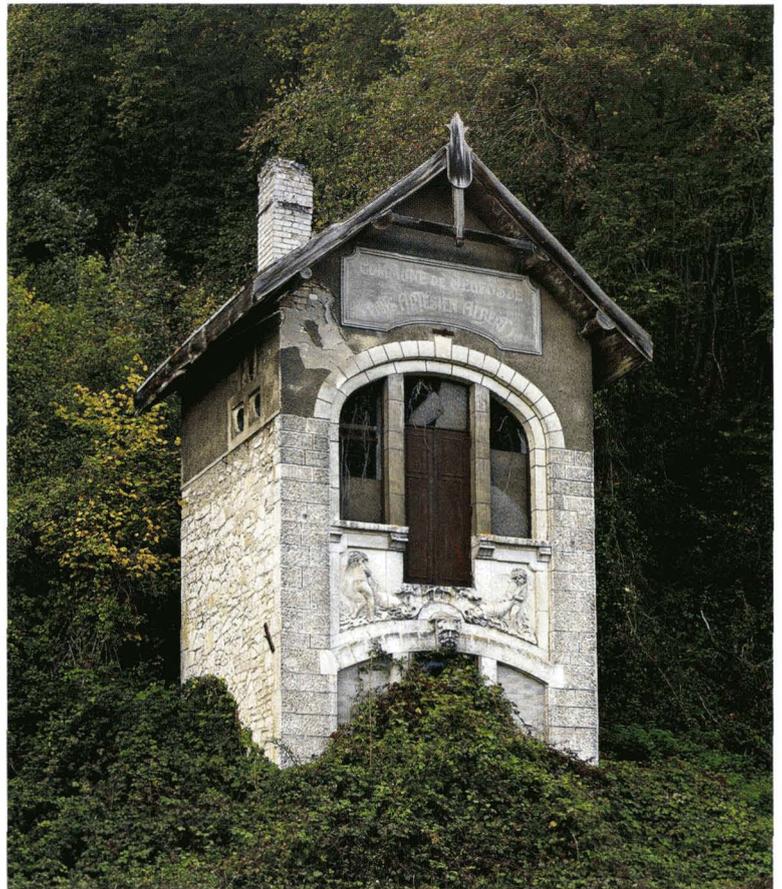
Le domaine de la Garenne est une propriété d'Ancien Régime qui s'étend en bord de Seine à la fois sur Épône, Aubergenville, Mézières, Flins, Gargenville et Juziers⁴. Il est acquis en 1878 par Paul Bertin, agent de change parisien⁵, qui devient un notable local et le maire de la commune de 1884 à 1908. Passionné de chasse, il donne au château l'aspect d'une vaste résidence de style Renaissance avec sa ferme et son chenil, dont la meute a compté jusqu'à 110 chiens⁶. Le domaine comportait une grande exploitation agricole représentée déjà sur les cartes de l'Ancien Régime⁷. Elle fait partie de la série de fermes échelonnées à la limite de la zone inondable et des riches terres fertiles et plates de la rive gauche : la ferme du Rouillard à Verneuil (détruite), la ferme de La Haye (toujours en activité) et la ferme de Valence aux Mureaux (détruite). S'étendant sur 200 hectares, cette ferme a été reconstruite par Paul Bertin⁸. En septembre 1929, elle est qualifiée dans *La Vie à la campagne* de « ferme modèle », tant sur le plan architectural que sur le plan agricole.

Le domaine qui s'étend en tout sur 393 hectares offre de nombreuses possibilités d'aménagement. Le château et son parc de 25 hectares peuvent être transformés en hôtellerie moderne et golf de dix-huit trous. La ferme, quant à elle, occupe 200 hectares. Il reste près de 170 hectares pour le lotissement proprement dit. On comprend que la Garenne ait attiré l'attention de l'homme d'affaires belge Edmond Ramoisy.

Un lotissement spéculatif de la Société anonyme de gestion

Les Belges dans la vallée de la Seine

La présence de populations belges dans la vallée de la Seine remonte à l'année 1915, après la terrible bataille de l'Yser qui, en octobre 1914, a fait 20 000 morts et des dizaines de milliers de blessés dans l'armée belge. Le baron Baeyens, propriétaire d'un domaine à Notre-Dame-de-la-Mer dans la commune de Port-Villez, propose au gouvernement belge d'y accueillir les grands blessés convalescents. Ce camp devient ensuite l'Institut militaire belge de rééducation professionnelle des grands blessés de guerre⁹. Plus de 3 000 Belges vivent dans les baraquements du camp militaire et les liens avec la population sont étroits. De même, à Bonnières, l'industriel Louis Piret, réfugié en France, installe une usine métallurgique qui emploie des ouvriers de son pays. Une véritable colonie belge se développe alors avec son école, son journal et son église, celle de Bennecourt leur ayant été affectée¹⁰. Il y a donc, non loin d'Aubergenville, une forte tradition de bonne entente entre les deux pays, dont les traces sont le puits artésien



Le puits artésien Albert I^{er} sur la commune de Jeufosse.

offert par le roi Albert I^{er} à la commune de Jeufosse¹¹ et le vitrail donné par Piret à la paroisse de Bennecourt, *Hommage des Belges à la France hospitalière*.

Edmond Ramoisy

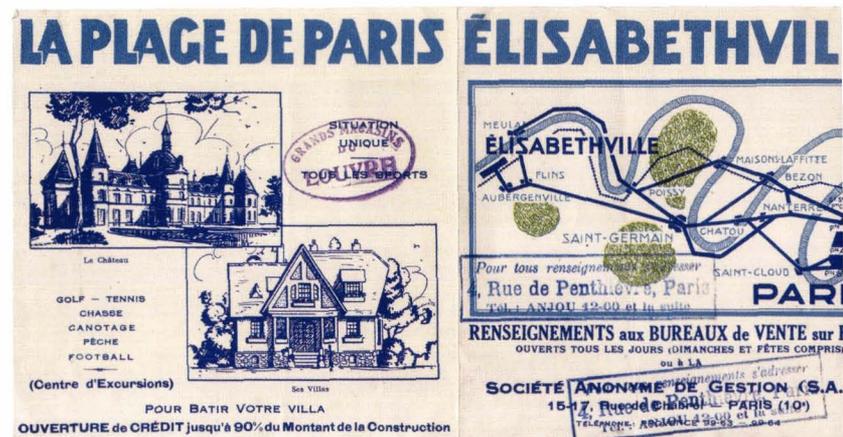
Dans ce contexte, le domaine de la Garenne est acheté le 12 mai 1921 par Edmond Ramoisy¹². Il avait fondé en 1904 une société anonyme, la Belgique prévoyante, dont le but était de drainer et gérer les économies des petits épargnants en vue de la constitution de pensions de retraite. Les affiliés versaient alors une cotisation mensuelle, base d'un capital dont ils devaient toucher les intérêts vingt ans plus tard¹³. Les débuts sont difficiles mais la société anonyme réapparaît sous le même nom en 1912 et, grâce à une publicité habile, elle compte 120 000 adhérents. Après la guerre, Ramoisy crée son équivalent en France, la Prévoyance mutuelle française, dont le siège social se situe 24, rue Dauphine, puis la Société anonyme de gestion (SAG), au nom de laquelle est acquis le domaine d'Aubergenville¹⁴.

Les pratiques de cet homme d'affaires furent vivement critiquées dans la presse spécialisée, par exemple *Le Moniteur du commerce et de l'industrie* du 16 décembre 1925¹⁵ qui l'accuse expressément de « combinaisons ». En Belgique aussi, des affiliés mécontents de la Belgique prévoyante intentent plusieurs procès vers 1930, et le gouvernement belge décide la dissolution de la société en 1939. En France, à cette date, un administrateur provisoire est désigné par le tribunal de Pontoise. Ce dernier écrit en mars 1939 : « La situation financière de la SAG est difficile, ses disponibilités sont pratiquement inexistantes. Les sommes considérables perdues représentaient les fonds recueillis parmi leurs adhérents par deux sociétés d'épargne, la Prévoyance mutuelle française et la Belgique prévoyante¹⁶. » Si le lotissement d'Élisabethville a été un succès urbanistique, ce n'est donc pas un succès financier.

Le lotissement de la Garenne, une cité-jardin ?

Le cahier des charges

L'allure d'origine et l'évolution dans le temps d'un lotissement sont le résultat d'un cahier des charges bien pensé. Celui d'Élisabethville a été déposé chez le notaire parisien maître Moyne en trois étapes : 27 octobre 1922, 20 février et 22 mai 1923. L'appellation première donnée au lotissement est « la Garenne d'Aubergenville », qui doit devenir « à brève échéance un nouveau et important centre de villégiature ». Le plan annexé à l'approbation préfectorale porte encore ce nom en 1926. C'est en 1927 que l'appellation d'Élisabethville-sur-Seine est utilisée dans un document publicitaire annonçant le programme de la saison et l'inauguration de la plage. L'autorisation officielle de ce nom est donnée par le conseil municipal le 19 mai 1929¹⁷.



Publicité pour le lancement d'Élisabethville (dépliant, coll. part.).

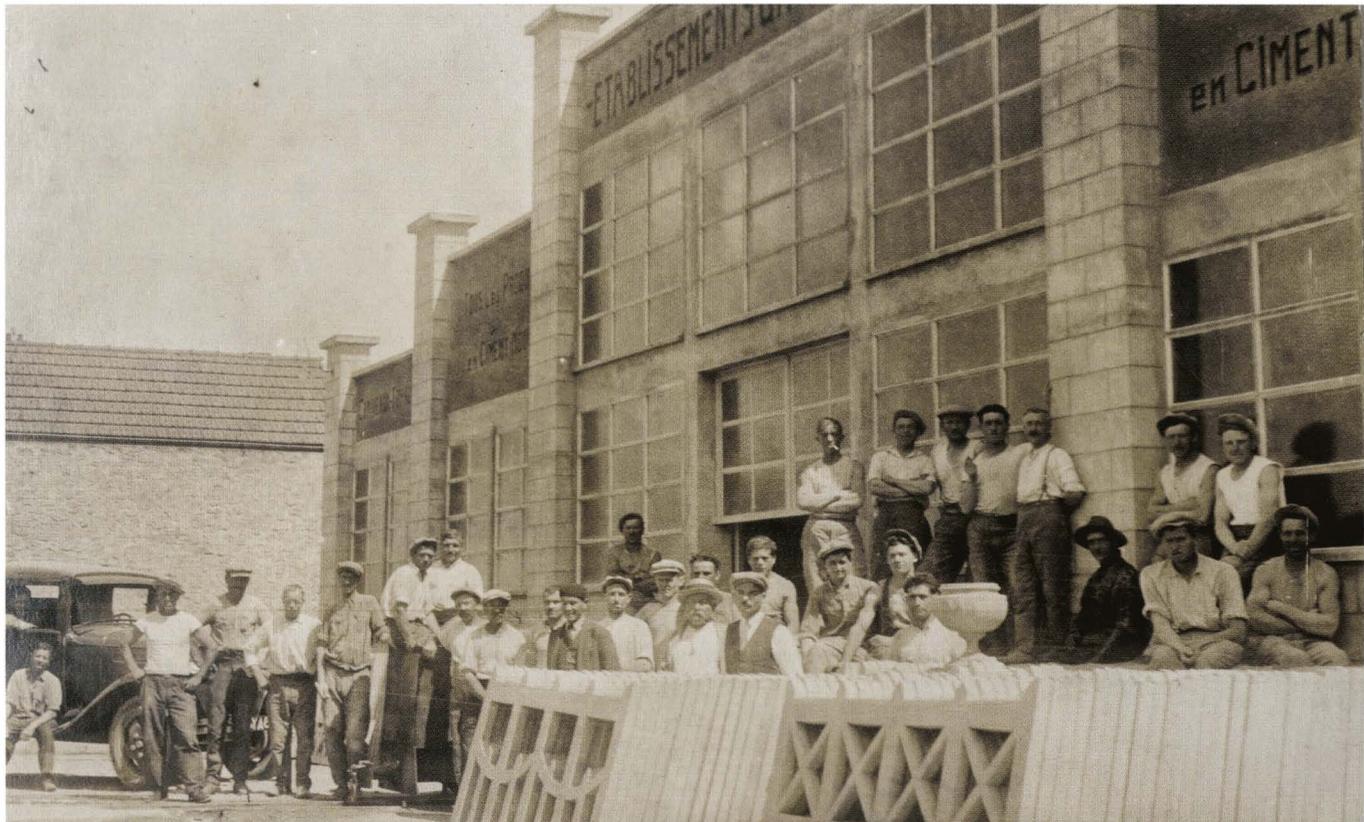
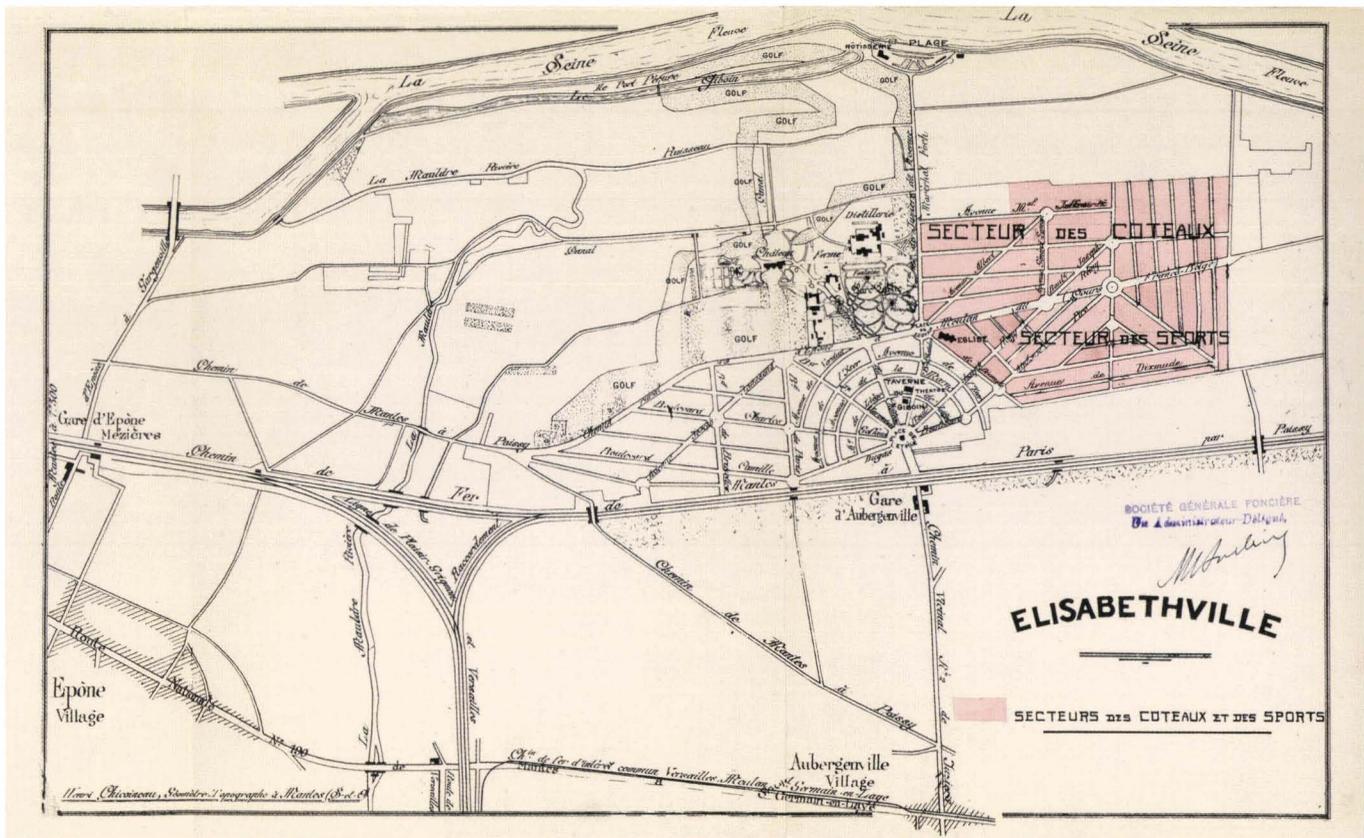
Page ci-contre en haut :

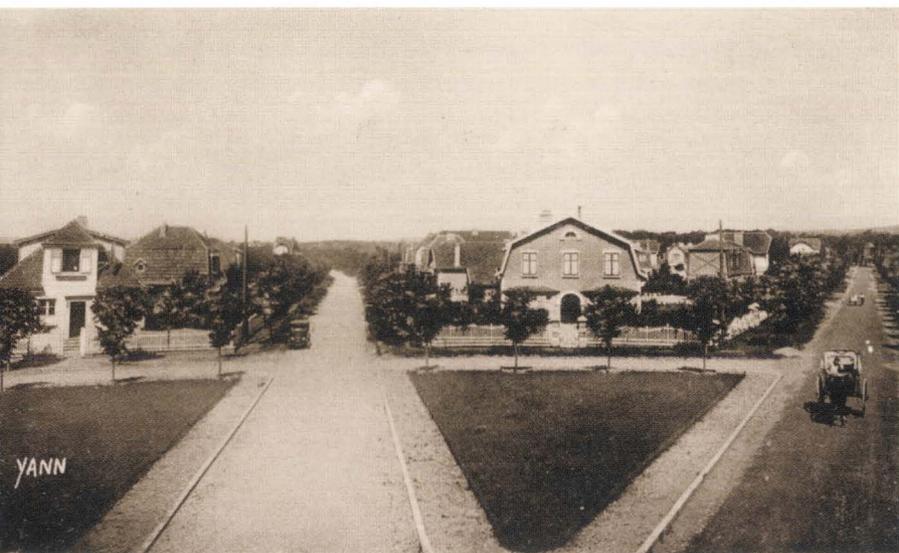
Plan d'ensemble du lotissement avec les différents secteurs (tirage, AM).

En bas : L'usine Grondel, fabricant de barrières en ciment à Aubergenville (photographie, coll. part.).

Dans un premier temps, seul le secteur de l'Étoile est loti, mais la suite est déjà prévue. Le domaine est divisé en quatre secteurs, comme le montre un plan plus tardif où sont représentées différentes parties : celle de l'Étoile, celle d'Épône, celle des Sports et celle des Coteaux. Les dispositions concernant les constructions influencent le parti architectural des maisons. Il est en effet demandé que les villas soient isolées ou accolées par deux. « La construction des villas devra être faite par la société anonyme le Home, ayant son siège à Paris, 24, rue Dauphine, qui livrera les villas toutes prêtes, clés en main. Toute dérogation à ce principe devra expressément être autorisée par la société de gestion SAG qui en fixera les conditions. » Cela explique probablement l'air de famille de nombreuses maisons d'Élisabethville. Les constructions autorisées sont des « villas, maisons de campagne ou habitations bourgeoises ». Une distinction est faite entre les maisons situées sur les avenues et celles des voies transversales. Sur les avenues, c'est-à-dire les voies courbes, la hauteur ne peut excéder 14 mètres et les constructions doivent être au moins à 6 mètres de la clôture. Dans les voies transversales, la hauteur maximale est de 12 mètres et l'alignement de 3 mètres. Toutefois, une hauteur supérieure pourra être autorisée pour des « maisons de style genre château ou autres avec tourelles » et pour des bâtiments publics. Il est précisé aussi que le terrain des zones de recul « sera entretenu en jardin et contribuera à la décoration du lotissement ». La construction de commerces ne sera pas autorisée sur les avenues, mais seulement sur les rues ou aux angles de celles-ci. « Ces constructions conserveront l'aspect extérieur des villas. » Nous verrons plus loin à quoi ressemblent ces maisons de commerce.

Enfin, le cahier des charges prévoit la clôture rapide du lot acquis avec des barrières dont le type sera prescrit par la SAG.





La place de l'Étoile au début du lotissement (carte postale, coll. part.).

Un article est consacré aux arbres et plantations, qui ne devront pas excéder 15 mètres pour ne pas nuire à la vue. Si des arbres anciens préexistants dépassent cette hauteur, ils pourront être maintenus pendant leur durée de vie.

Le cahier des charges ne consacre pas d'article aux parcelles, il n'est donc pas interdit d'en modifier le tracé, ce qui sera le cas en plusieurs endroits où le bel ordonnancement géométrique des origines a disparu. À titre d'exemple, peu après, en 1928, le cahier des charges du lotissement du parc de Sceaux, interdisant toute modification des lots, a permis la préservation des parcelles d'origine.

En 1924, la commission sanitaire de Seine-et-Oise, qui autorise le lotissement au titre de la loi Cornudet du 14 mars 1919 complétée par celle du 19 juillet 1924, précise qu'il s'agit d'un « lotissement de luxe avec larges voies plantées d'arbres, fosses septiques, canalisations, alimentation en eau et éclairage public¹⁸ ».

Une ville-parc au plan radioconcentrique

La grande originalité du dessin du lotissement est son plan radioconcentrique. Il est l'œuvre de Charles Édouard Sée, architecte à Saint-Cloud, nommément cité dans le cahier des charges¹⁹, et est tracé par le géomètre Chicoineau. Le territoire n'étant pas du tout bâti, tout était possible : les deux seules voies dont l'axe a été conservé sont le chemin de Mantes à Poissy, actuel cours Franco-belge, et le chemin en direction du fleuve, actuel boulevard Louis-Renault.

Ce plan n'est pas sans rappeler celui de Cabourg, qui date des années 1850²⁰. Mais, outre la taille, une grande différence les sépare : celui de Cabourg se déploie en éventail sur le front de mer ; celui de la

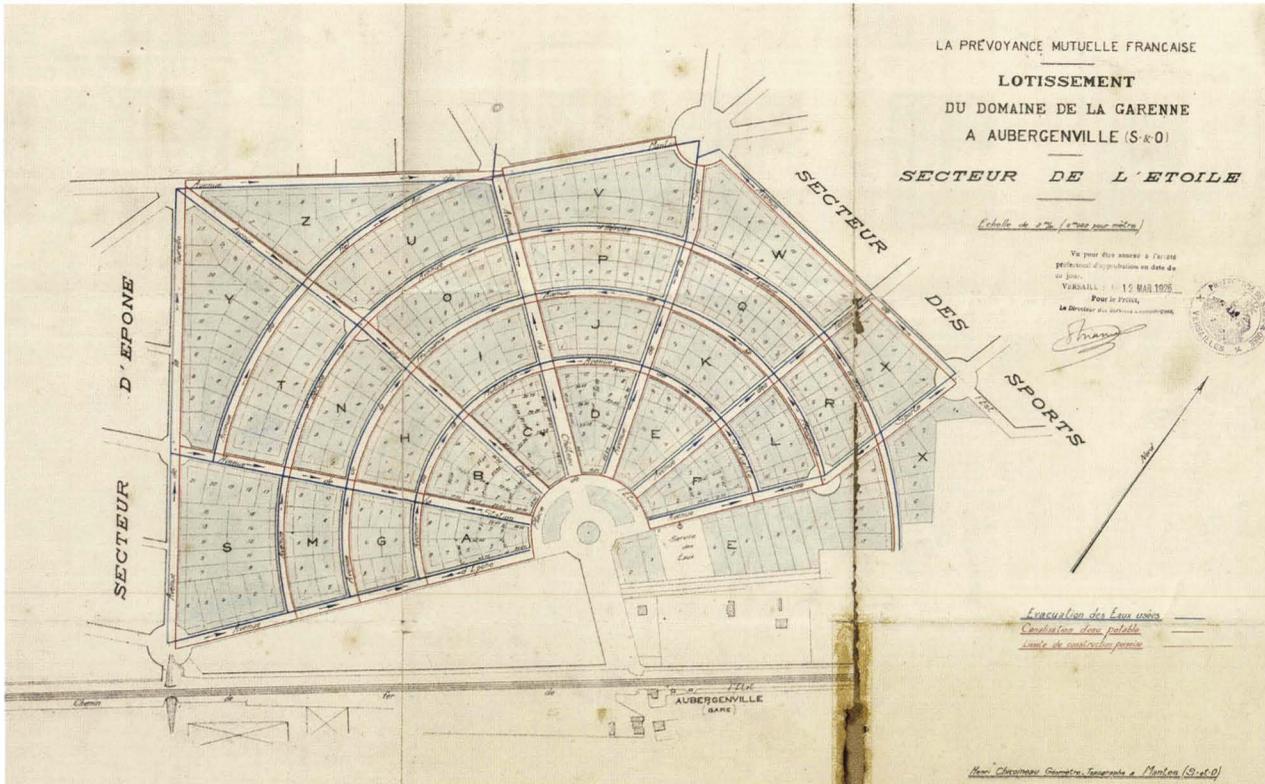
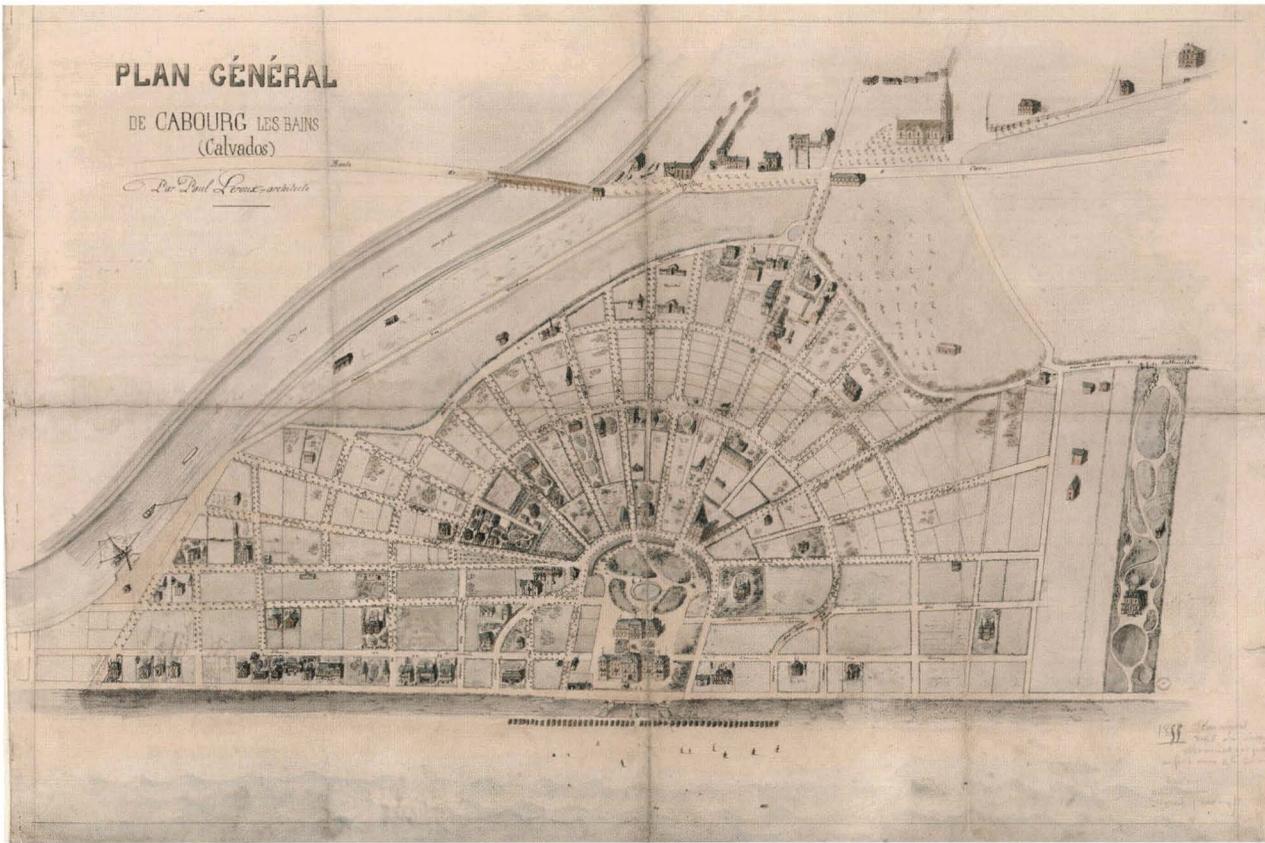
Garenne tourne le dos à la plage et appuie son tracé sur la voie ferrée. On peut évoquer les exemples anglais qui, dès la fin du XVIII^e siècle, associaient verdure et villégiature et aimaient donner une forme courbe à leurs rues, comme le Royal Crescent à Bath. En Île-de-France, on peut faire référence à la « colonie » de Maisons, installée par le baron Laffitte dans le parc du château, qui privilégie également le plan radioconcentrique²¹.

Si Élisabethville est une ville-parc, est-ce pour autant une cité-jardin ? Le concept a été formalisé en 1898 par Ebenezer Howard qui publia *Les Cités-Jardins de demain*²². Pour Élisabethville, la formule est utilisée par les publicités de l'époque qui parlent de « la plus belle cité-jardin de la grande banlieue parisienne ». Elle répond à bien des critères communs à toutes les cités-jardins : elle mêle habitat et nature, elle n'oublie pas les équipements, elle est conçue à l'échelle d'une composition urbaine globale, cohérente en soi et avec son propre environnement²³. Pourtant, ce n'est pas une cité-jardin telle



Une fabrique de confitures s'est installée, en 1932, boulevard de Mantes. On voit ici l'atelier de conserverie (photographie, coll. part.).

*Page ci-contre en haut : Plan de Cabourg en 1855 (AD du Calvados).
En bas : Plan du lotissement en 1926, détail du secteur de l'Étoile (tirage, AM).*



que la définissent les historiens du xx^e siècle, qui utilisent cette appellation pour les lotissements d'initiative patronale ou relevant du logement social, dans la suite de la politique menée par Henri Sellier, conseiller général de la Seine. Élisabethville ne peut donc être assimilée à Suresnes ou à la Butte-Rouge de Châtenay-Malabry, pas plus qu'à ses équivalents belges qui ont, eux aussi, un caractère social, comme la cité du Homborch à Uccle²⁴.

La cité de la reine des Belges

À ses débuts, le lotissement ne fait aucune référence à la Belgique, ou à sa reine. Les premiers noms donnés aux rues rappellent ceux des stations balnéaires : avenues de la Station, du Golf, du Château, de la Seine, des Tennis ou des Sports; boulevards de la Mutualité, de la Prévoyance, Hécube ou du Bel-Air. Pourtant, outre le fait que le promoteur est belge, des liens entre les deux pays sont bien identifiés : le golf de dix-huit trous est inauguré en 1923 par le baron de Gaiffier d'Hestroy, ambassadeur de Belgique²⁵. Nous ne savons pas précisément quand est venue l'idée de donner au lotissement le nom de la reine des Belges, dont le courage pendant la guerre avait suscité l'admiration du peuple. Mais, dès lors que la cité balnéaire prend le nom d'Élisabethville, les rues radioconcentriques prennent ceux de deux grandes batailles belges (Liège et Ypres) et françaises (la Marne et Verdun).



La reine Élisabeth (photographie, archives du Royaume, Bruxelles).



Monument à l'amitié franco-belge, place de l'Étoile.

L'amitié franco-belge est désormais au cœur de la ville et se matérialisera dans le monument de la place de l'Étoile²⁶. Puis la reine devient la protectrice de la cité : en 1927, elle accepte de la parrainer et d'intervenir en sa faveur pour éviter que l'épandage des eaux usées de Paris ne vienne jusqu'aux portes d'Aubergenville²⁷.

Élisabethville-sur-Seine, la plage de Paris

C'est cette même année 1927 que s'ouvre la saison d'Élisabethville, qui dure tout le mois de juillet. Outre les épreuves sportives et musicales qui sont organisées, deux événements sont à retenir : l'inauguration de la plage le jeudi 14 juillet et l'inauguration officielle du casino-théâtre le dimanche 31 juillet²⁸. La cité disposait déjà d'une hôtellerie moderne installée dans le château et d'un golf. De ce fait, elle n'a rien à envier aux grandes stations balnéaires de Normandie avec lesquelles elle prétend rivaliser.

La différence cependant tient à ce qu'il s'agit d'une baignade fluviale. Depuis plus d'un siècle et demi, les Franciliens se baignent dans la Seine. Déjà l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert²⁹ (1751-1772) décrivait les premières installations de bains publics dans la rivière, auxquelles succède à Paris un véritable établissement de bains doté d'un bassin collectif qui sera connu sous le nom de piscine Deligny³⁰.

Le visiteur, attiré par les nombreuses publicités annonçant toutes sortes de festivités, descend à la station Aubergenville-Élisabethville.



Thé dansant à Élisabethville (carte postale, coll. part.).



Le kiosque, parc Nelly-Rodi.

Un accord négocié avec la compagnie de chemin de fer propose un abonnement et des billets à tarifs réduits. Sorti de la gare, le visiteur arrive rapidement à la place de l'Étoile, d'où le boulevard de la Plage le conduit à la Seine en passant devant les aménagements phares de la cité : l'hôtel du Giboin, le casino-théâtre et le kiosque à musique au milieu d'un parc public de 8 hectares (actuellement parc Nelly-Rodi). Le chemin est tracé par une allée de peupliers qui se termine en amphithéâtre autour de la plage. Cette dernière, inaugurée le 14 juillet mais autorisée seulement le 19 mai 1929³¹, n'a cessé d'être embellie chaque année. En 1935, une note de service dresse la liste des installations illicites, ce qui signifie que la Société anonyme de gestion n'a pas attendu l'octroi de l'autorisation. On dispose, à cette date, d'un hôtel-restaurant à vocation gastronomique, de cabines de bain en bois, d'une baignade à plancher mobile, d'une passerelle servant à donner des leçons de natation, d'une buvette et d'un abri à canots. L'entrée est payante. La SAG avait par ailleurs des projets très ambitieux, comme celui de construire des cabines de luxe avec salle de mécano-thérapie et de traitements à la vapeur – dont le plan a été retrouvé dans les archives de l'architecte Paul Tournon³² –, mais ces aménagements n'ont, semble-t-il, pas été réalisés. En 1935, une piscine en dur est dessinée par Paul Tournon, mais c'est seulement en 1937 qu'elle est construite, sur un plan légèrement différent³³.



Publicité pour la plage d'Élisabethville (dépliant, coll. part.).

Un comité des fêtes présidé par monsieur Blankaert, habitant du lotissement³⁴, organise de multiples réjouissances, comme en 1931 une « fête des sports, de la mode et de l'élégance » avec jeux, concerts, défilés de maillots et concours de natation³⁵. Le premier dimanche de juin 1933 est le point culminant de ces festivités : ce jour-là, le lotissement est érigé symboliquement en « principauté indépendante ». Une grande foule assiste à la cérémonie du sacre dans un grand déploiement de costumes, des tirs d'artillerie et des concerts de musique³⁶. Afin de séduire la presse gastronomique, un grand dîner est organisé le 29 juin 1929, dont le menu est illustré par Élisabeth Branly, l'épouse de Paul Tournon³⁷. Le nom du grand architecte est de plus en plus associé à Élisabethville, comme l'est, avec lui, tout un groupe d'artistes³⁸.

Architectes locaux et architectes de renom

C'est Charles Édouard Sée, on l'a vu, qui dessine le plan du lotissement et des premières maisons. Son nom est cité dans le cahier des charges, mais également dans un article paru dans *L'Illustration* du 30 mars 1929, qui présente une maison des architectes Sée et Chorein, secteur des Coteaux, c'est-à-dire au nord du cours Franco-belge. Cette vaste maison (aujourd'hui détruite) est remarquable, essentiellement par son plan proche du carré et son haut toit de tuiles mécaniques en pavillon brisé, élément distinctif des premières maisons



Vue de la maison du secteur des Coteaux (photogravure, *L'Illustration*, MDDS).

du lotissement. Ce plan massé sans articulation autre qu'un léger *bow-window* est marqué par la présence de deux terrasses qui permettent de profiter du jardin. On retrouve cette marque dans plusieurs pavillons d'Élisabethville, que le repérage a permis de comptabiliser. Un article paru en 1929 dans *La Technique des travaux* précise que Charles Édouard Sée « fut l'architecte des premières villas construites au nombre d'au moins cent cinquante et celui des différentes maisons de commerce d'alimentation ». Le cahier des charges précise que les maisons devaient être livrées clés en main par la société le Home. On peut donc raisonnablement émettre l'hypothèse que l'architecte de ces maisons était Sée.

Les permis de construire conservés aux archives municipales montrent que, dans les années 1930, d'autres architectes signent des projets de villas, comme A. Schiketans, architecte à Flavy-le-Martel dans l'Aisne, dont on a retrouvé quatre projets. Plusieurs entrepreneurs, tel que Netter, Robux, Roger Garnier, A. Gérard et Cie ont construit les maisons de la cité balnéaire.

Surtout, les permis de construire confirment que Paul Tournon a beaucoup construit à Élisabethville. On ne sait pas précisément comment ce « géant » de l'architecture, comme le qualifia son ami Sarrabezolles lors de ses funérailles, est arrivé à Élisabethville. Ses liens avec la couronne belge sont très étroits grâce à Édouard Branly, son beau-père³⁹, reçu de temps à autre chez la reine pour y exposer son savoir. Est-ce lui qui a suggéré le patronage de la reine des Belges, ou est-ce la souveraine qui a soufflé son nom ? Avec l'intervention de Paul Tournon, prix de Rome, professeur à l'École des beaux-arts, et qui a participé en 1925 à l'Exposition internationale des Arts décoratifs en réalisant le Club des architectes et le Pavillon de Provence⁴⁰, Élisabethville acquiert une renommée internationale et voit arriver dans son sillage de grands artistes, tels le peintre Élisabeth Branly, le sculpteur Carlo Sarrabezolles, le peintre-verrier Marguerite Huré ou le ferronnier Raymond Subes⁴¹.

La construction de l'église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus correspond à un tournant dans la carrière de l'architecte Paul Tournon. Depuis 1926, il enseigne à l'École des beaux-arts et se consacre de plus en plus à l'architecture religieuse, participant cette année-là au concours pour l'église Sainte-Jeanne-d'Arc à Paris et construisant le clocher de l'église Saint-Louis à Villemomble. L'église d'Élisabethville marque un jalon essentiel dans sa réflexion sur l'architecture religieuse qui le conduit en 1930 à l'érection de l'église du Saint-Esprit à Paris, qui couronne son œuvre.

La pose de la première pierre de l'église a lieu le 18 septembre 1927⁴². L'édifice est traité comme une chapelle votive dont la haute silhouette domine le lotissement, ce qui en fait son signe distinctif. Auparavant, un comité de soutien avait été constitué sous le haut patronage de la



L'architecte Paul Tournon (autochrome, IFA).

reine Élisabeth de Belgique, avec deux présidents d'honneur, le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, et monseigneur Gibier, évêque de Versailles. Parmi les membres, on peut citer Édouard Branly, René Bazin et des femmes du monde, amies de la reine, la comtesse de Caraman Chimay et la comtesse Greffulhe⁴³. Afin d'obtenir également un soutien populaire, se tient une grande kermesse flamande au bénéfice de l'église dans le cadre des festivités de l'été 1927. Pour poursuivre l'aménagement intérieur, le comité de patronage organise l'année suivante un concert à la salle Pleyel à Paris.

Une fois introduit à Élisabethville, Paul Tournon est sollicité à maintes reprises pour des maisons ou des édifices publics. Nous avons retrouvé l'une de ses villas, située 27, avenue d'Ypres et dont la photographie a été publiée en 1929 dans *L'Illustration*⁴⁴. Il est aussi l'auteur de la boulangerie qui accueille les visiteurs à l'entrée

de la place de l'Étoile⁴⁵ et de l'école Reine-Astrid, dont il dessine les plans en 1930 et qui sera inaugurée en 1935⁴⁶. Enfin, il participe à l'embellissement de la plage en agrandissant l'hôtel de l'Ermitage⁴⁷. Autant de projets, autant de styles différents. Un ouvrage énumère les caractéristiques de cet artiste, qu'on peut en particulier appliquer à ses constructions d'Élisabethville⁴⁸ : opposition à la recherche acharnée de la nouveauté, idée que la véritable architecture naît du passé et qu'il doit y avoir entre le commanditaire et l'architecte un accord sur la manière de voir le monde, conviction que l'architecte n'a ni le droit ni le devoir d'étonner le « bourgeois⁴⁹ », en un mot qu'il doit être un « moderniste sage⁵⁰ ».

La fin d'un rêve

En 1937, la construction de la piscine prolonge l'activité de la cité de villégiature pendant la période du Front populaire. La guerre a certainement affecté sa fréquentation, mais lorsque la France est libérée, un événement d'importance menace le lotissement : l'arrivée des usines Renault⁵¹. Le projet est en gestation dès novembre 1945, date à laquelle le site est visité par les dirigeants de l'usine. Les 200 hectares aux portes d'Élisabethville sont acquis en juin 1946. Ce projet d'une usine aux marches de leur ville inquiète les habitants : les uns ont peur que l'industrialisation tue le maraîchage, d'autres que le paysage soit enlaidi, d'autres enfin que l'arrivée d'un électorat ouvrier modifie la couleur politique de la vallée de la Seine. Mais Pierre Lefauchaux, le président de Renault, persiste et la première pierre est posée le 2 octobre 1952.

Un grand nom de l'architecture est à nouveau sollicité. Bernard Zehrffuss dessine ainsi « une usine horizontale », très étalée, à la différence de l'usine de Billancourt, plus ramassée. Le parcours de cet architecte est similaire à celui de Tournon : École des beaux-arts, prix de Rome puis participation à des chantiers d'outre-mer, en l'occurrence la reconstruction de la Tunisie de 1943 à 1947⁵². Le projet de Zehrffuss adopte le schéma d'un large peigne dont les dents seraient l'emboutissage, la tôlerie, la peinture et le montage. Ils sont reliés par une longue barre qui abrite les vestiaires. Le matériau est le béton armé, qui permet de préfabriquer certains éléments. La construction de cette usine ouvre un nouveau chapitre qui ne concerne plus la cité balnéaire.

Les usines servent de vitrine industrielle à toute la France et sont une étape obligée des visites officielles des souverains étrangers : l'empereur Haïlé Sélassié en 1954, la reine Élisabeth en 1957 et le prince Rainier de Monaco en 1959, entre autres. Les véhicules emblématiques de Renault tels que la 4 CV, la Dauphine et, à partir de 1990, la Twingo y ont été produits. Le vaste édifice a été agrandi à trois reprises, multipliant par dix la surface construite. Parmi ces extensions,



Brumes matinales sur le lotissement Zehrfuss.

en 1957, le bâtiment de réception de la régie est édifié, toujours sur les plans de Zehrfuss, avec l'aide des constructions Jean Prouvé⁵³. En 1957, l'usine compte un peu plus de 6000 employés, en partie constitués d'anciens ouvriers agricoles des environs attirés par des salaires élevés. Une politique de logement est donc nécessaire. Elle se déploie dans deux directions. Aux Mureaux s'élèvent des grands ensembles, comme la Vigne-Blanche réalisée par un autre architecte de renom, grand prix de Rome, Gustave Stoskopf. À Élisabethville, Bernard Zehrfuss construit un quartier de cadres et de maîtrise qui se déploie à l'entrée de l'usine, aux abords immédiats de l'église.

Une nouvelle histoire s'écrit désormais, celle de l'industrialisation : en 1982, l'usine fête ses trente ans. Elle est ainsi passée de 80 000 à 852 000 mètres carrés et son effectif de 1 700 à 18 000 personnes. En même temps, la population d'Aubergenville a été multipliée par cinq et atteint 10 000 habitants.

Élisabethville n'est plus une cité de villégiature, elle est désormais la ville où habitent les salariés de l'immense usine qui la jouxte. Son architecture et son urbanisme deviennent semblables à celles des autres cités pavillonnaires des bords de Seine, et son passé de loisirs et de récréation tombe progressivement dans l'oubli.



N PALO LOLLIPOPS • SUCETTES

Caretos
Funny Faces

Finis Letas

Finis

VIDAL
lotta lollies
150pc 0,10€
TACHO LOLLIES
0€10

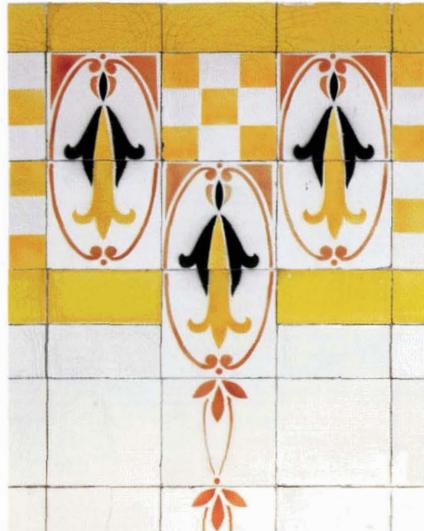
VIDAL
Double Cherry
lotta lollies
150pc 0,10€
0€10

VIDAL
lotta lollies
150pc 0,10€
TACHO LOLLIES
BT Colors
0€10

LIME LINE

Un patrimoine en images

*« Au royaume des sucettes »,
la Boulangerie de la Reine-Élisabeth.*



Le lotissement

Le lotissement à ses débuts (a) (photographie, MDDS).

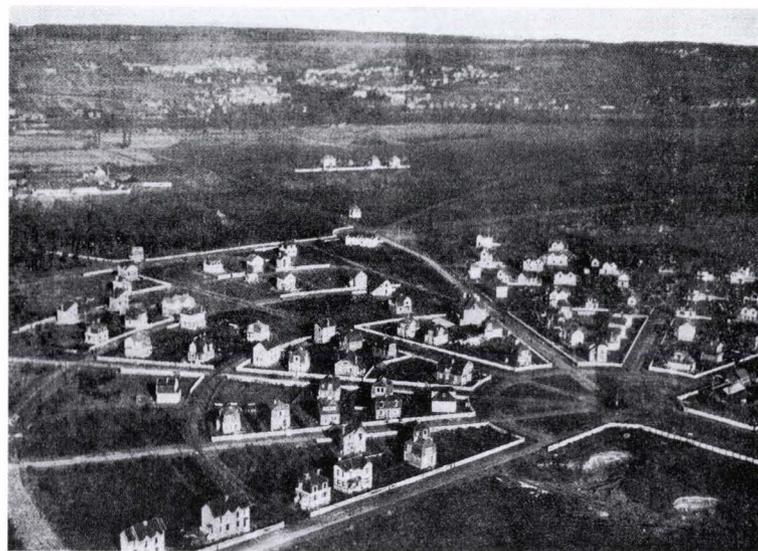
Cette photographie aérienne a été prise en 1927. On y devine le lotissement d'Élisabethville, attiré par la Seine mais prudemment à quelque 900 mètres du fleuve. En arrière-plan, l'horizon est barré par le coteau de Juziers sur la rive droite. Le tracé du lotissement est très lisible en raison du grand nombre de parcelles vides et de l'absence de végétation arborée. On sent le travail du géomètre Chicoineau qui a divisé les 180 degrés de son rapporteur en six parties plus ou moins égales de 30 degrés pour tracer un plan en patte-d'oie. Ce sont les sept boulevards (de Mantes, Victor-Hugo, Pasteur, Jacques-Bertin, de la Plage, du Commerce et de la République) qui convergent vers la place centrale. Cette place de l'Étoile paraît bien vide avec son seul lampadaire en attendant le monument de l'amitié franco-belge érigé l'année suivante, le 22 juillet 1928. Les quatre avenues semi-circulaires qui lui sont parallèles (les avenues de la Mutualité, de la Prévoyance, d'Hérube et de l'Est) ne sont pas encore toutes viabilisées. Le tracé des îlots est souligné par les barrières, conformément au cahier des charges qui stipule que les clôtures extérieures doivent être en bois peint en blanc.

Cette règle a été peu à peu perdue de vue.

Bien que la photographie ne soit pas très lisible, on reconnaît les premières maisons construites dans la cité, notamment celles qui sont sur la place. Parmi les bâtiments emblématiques, on aperçoit le château d'eau ainsi que le Giboin, qui borde le boulevard de la Plage.

Élisabethville dans les années 1950 (b) (carte postale, coll. part.).

Cette carte postale de la fin des années 1950 montre toutes les transformations survenues en une trentaine d'années. La plus considérable est évidemment l'installation des usines Renault à partir de 1951. On aperçoit au fond à droite l'immense bâtiment construit par Bernard Zehrfuss, qui s'étire horizontalement, et les vastes parkings qui le précèdent. À proximité, les lotissements Zehrfuss sont destinés à loger les employés de Renault. Le tracé des îlots est toujours lisible, mais cette fois ce sont les alignements d'arbres qui les soulignent. Le boulevard du Commerce a été prolongé en direction de Renault, alors que les parcelles les plus éloignées de la place de l'Étoile ont été construites, mais il reste encore des espaces libres. La haute silhouette de l'église prend toute sa dimension dans ce paysage.



a

Élisabethville dans les années 1960 (c) (carte postale, coll. part.).

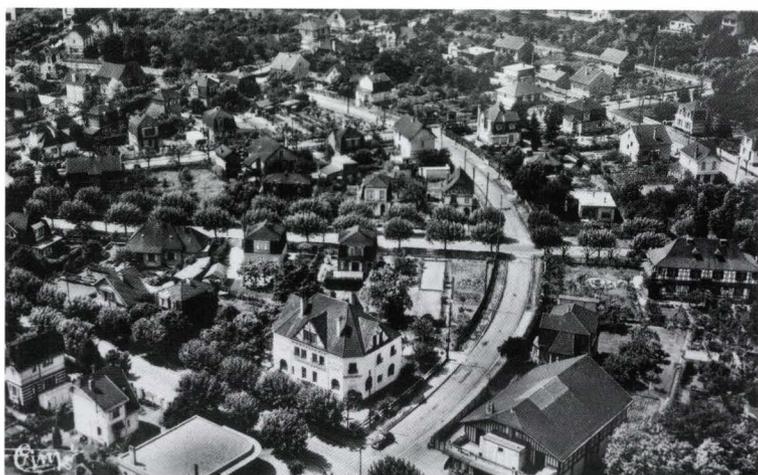
Dans les années 1960 encore, Élisabethville était un havre de verdure, comme le montre cette carte postale prise en direction d'Épône. On y voit les nombreux jardins d'agrément et jardins potagers qui subsistent. Au premier plan, de part et d'autre de l'avenue de Liège, le Giboin et le casino sont reconnaissables. Ils sont longés par l'avenue de la Plage, passage obligé des amateurs de baignade pour rejoindre la Seine depuis la gare. On voit à l'arrière du

Giboin un vaste potager qui a aujourd'hui été remplacé par une maison. De même, dans l'îlot suivant, au-delà du boulevard Pasteur, on aperçoit la grande parcelle d'origine de l'une des premières maisons du lotissement, au 3, place de l'Étoile, qui a été densifiée depuis. Enfin, au bout de l'avenue de Liège, en haut à gauche, le bosquet a cédé la place à de multiples constructions.

L'avenue de Douaumont (page ci-contre). L'avenue de Douaumont est la dernière des avenues radioconcentriques.



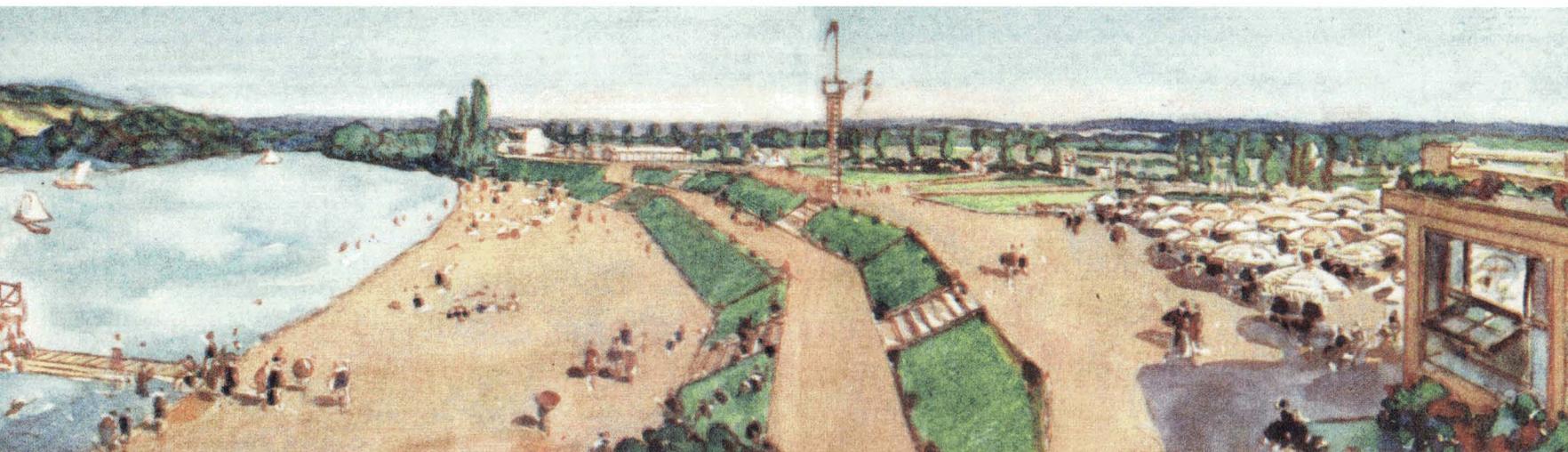
b



c



La cité balnéaire La plage



a

La plage (a) (dépliant publicitaire, coll. part.).

La plage d'Élisabethville n'est aujourd'hui qu'un souvenir. Ses derniers vestiges ont été engloutis dans les récents travaux d'aménagement de l'espace naturel régional dit « du Bout du monde ». Ce n'est qu'à travers des documents anciens qu'on peut en reconstituer l'aspect. Le succès du lotissement d'Élisabethville est lié à l'importante promotion menée par le constructeur. Les affiches qui vantaient les qualités de cette cité de villégiature se sont multipliées en Île-de-France et notamment à Paris autour de la gare Saint-Lazare. Une autorisation d'aménagement d'une plage artificielle à usage de baignade a été délivrée par arrêté de la mairie de Juziers le 19 mai 1929. Ce prospectus de la « Plage de Paris », ici replié sur le texte, a vraisemblablement été réalisé à l'occasion de l'ouverture de la saison qui avait lieu le premier dimanche du mois de juin et qui s'achevait le dernier dimanche du mois de septembre. Cette habitude était perpétuée à chaque saison et était l'occasion de multiples réjouissances. L'image montre une plage de sable fin, bordant une eau de bain limpide avec son plongoir et quelques voiliers au loin qui annoncent de futures régates. On aperçoit la salle à manger de la célèbre « Rôtisserie périgourdine », qui était inspirée de l'établissement parisien. Suite à son succès, des travaux d'agrandissement



b



c

sont entrepris dès la deuxième saison. Elle devient ainsi en 1929 le restaurant de l'hôtel l'Ermitage, un hôtel de luxe avec belvédère offrant pas moins de cinquante chambres. Dans un autre détail du dépliant, on retrouve les régates et les baigneurs (b).

L'hôtel-restaurant de la Plage (c) (photographie, coll. part.).

C'est une des rares illustrations de l'hôtel-restaurant de la Plage. Contemporain du lotissement, il fut construit avant que la plage ne soit autorisée. L'hôtel, peut-être dû à



d

l'architecte Paul Tournon, se présente comme une maison avec un toit à longs pans dissymétrique, avec une terrasse recouverte en partie d'une banne. Le rapide succès de la plage et de l'hôtel-restaurant a conduit à agrandir ce dernier.

L'hôtel-restaurant de l'Ermitage (d) (carte postale, coll. part.).

Construit en avril 1929, l'Ermitage a remplacé l'hôtel de la Plage. Une architecture moderne avec un plan cubique et un toit-terrasse succède à l'ancienne bâtisse de style régionaliste. La façade de l'hôtel se déploie sur deux niveaux. D'un côté, les chambres avec vue sur la Seine sur deux étages et, de l'autre, une terrasse ouverte. Le rez-de-chaussée est entièrement ouvert vers l'extérieur grâce à de grandes baies vitrées. Tout a été aménagé pour accueillir les visiteurs. On accède ainsi à la plage par des rangées d'escaliers qui séparent les deux niveaux de promenade, ce qui permet aux promeneurs de profiter du soleil et du panorama. Une digue faisant office de plongoir a été jetée sur la Seine, des bancs sont installés sur les rives et de larges bandes de verdure tapissent le sol.



e

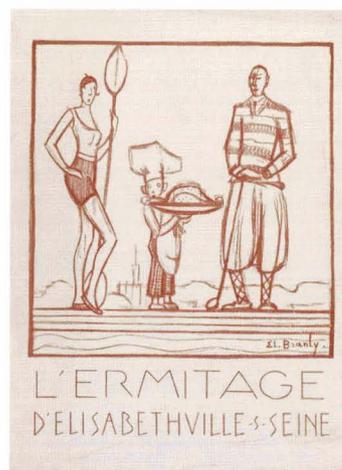
La plage en 1934 (e) (dessin, L'illustration, 1^{er} avril 1934, musée du Domaine départemental de Sceaux).

Ce dessin signé José Simont, dessinateur et illustrateur d'origine catalane, représente l'affluence de la plage. C'est, sans conteste, l'élément le plus attractif de la cité-jardin.

La cité balnéaire La plage



a



d

La plage en 1935 (a) (photographie, coll. part.).

La piscine naturelle a été dessinée par Y. Grot, ingénieur conseil pour la SAG la Prévoyante. Le plus remarquable dans cette photographie ancienne est la dalle en béton dont la construction crée un bassin dans la Seine. Des promeneurs en costume surveillent les nageurs qui se sont jetés à l'eau. Au loin, on aperçoit les cabines peintes en blanc mises à la disposition des baigneurs.

La piscine en 1937 (b) (photographie, coll. part.).

Les plans ont été dessinés par Paul Tournon en 1935 et la piscine a été réalisée en 1937. On aperçoit le grand bassin ainsi que le petit bassin et, au loin, l'hôtel de l'Ermitage.



b

Vue aérienne de la plage (c) (carte postale, coll. part.).

On aperçoit tous les éléments cités précédemment. Un rideau de peupliers formait une sorte d'amphithéâtre isolant la plage de la cité.



c

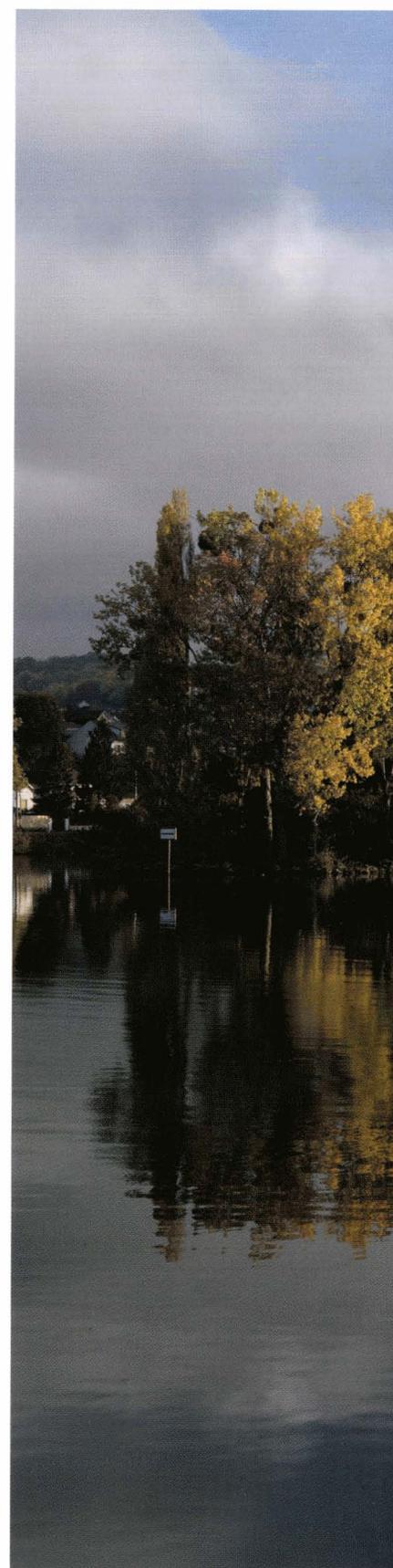
Couverture d'un menu de la Rôtisserie périgourdine de l'hôtel de l'Ermitage (d) (AM).

Le 29 juin 1929, un déjeuner fut offert à la presse gastronomique à la Rôtisserie périgourdine de l'hôtel l'Ermitage. Il est illustré avec, verve par Elisabeth Branly, épouse de son mari, dont le profil se détache dans le lointain.

résume en quelques traits le charme d'Élisabethville : la baignade, le golf, la gastronomie à l'Ermitage, sans oublier l'église construite par son mari, dont le profil se détache dans le lointain.

Les bords de Seine à Élisabethville (e).

La vue panoramique actuelle du site, prise de la plage vers l'amont, révèle la qualité du lieu, en particulier le caractère verdoyant de l'île de Juziers. Les bords de Seine à Élisabethville viennent d'être réaménagés en circuit pédestre, permettant ainsi de faire le tour du bras du Giboin.



e



La cité balnéaire L'hôtel du Giboin



a



b



c

L'hôtel vers 1933 (a)

(carte postale, coll. part.).

Implanté le long du boulevard de la Plage, l'hôtel du Giboin – dont le nom rappelle le bras mort de la Seine – est construit dès les débuts du lotissement à Elisabethville, en 1927, pour accueillir les visiteurs en quête de grand air. On ignore le nom de son architecte. Situé à mi-chemin entre la gare et la plage, l'hôtel est une destination incontournable pour les baigneurs.

C'est une grande bâtisse massive de plan rectangulaire avec deux pans coupés. Sur l'un se situe l'entrée de l'établissement, alors que l'autre est orné d'une rocaille. Le décor d'origine de l'hôtel était plus discret qu'aujourd'hui : les faux pans de bois ornant les murs et les lucarnes sont en effet des adjonctions récentes. D'architecture sobre, la bâtisse évoque discrètement l'architecture balnéaire.

La façade principale (b).

Après une longue fermeture, l'hôtel du Giboin a été réhabilité en foyer pour jeunes et en restaurant d'application de qualité. Il a subi de minimes transformations.

Vue intérieure de la salle à manger (c).

On connaît l'aménagement intérieur d'origine de la salle du restaurant

grâce à des documents anciens qui font référence à une décoration « cossue ». Des éléments de l'ancien décor sont encore en place, comme les poutres apparentes du plafond, repeintes en blanc. Deux colonnes cylindriques dressées sur des murs bahuts sont surmontées de frises rondes Arts déco et reliées par une poutre horizontale. Elles créent une sorte de porche intérieur.

Le casino



a

Le casino devenu cinéma-théâtre (a) (carte postale, coll. part.).

Cette carte postale date des années 1950. Inauguré le 31 juillet 1927, le cinéma-théâtre est situé au 7, boulevard de la Plage. Il est implanté sur une parcelle d'angle, à mi-chemin entre la gare et la plage, et est séparé de l'hôtel du Giboin par l'avenue de Liège. L'un et l'autre communiquent grâce à un passage souterrain. Malgré son esthétique néo-normande, qui est alors l'une des principales références internationales, le casino montre une modénature inhabituelle. Hormis ses faux pans de bois en poteaux de remplissage et le toit débordant, il est loin de l'aspect ostentatoire et orné des casinos connus. Sur la façade principale au rez-de-chaussée, deux cartes à jouer, des dames de pique, décorent les panneaux de part et d'autre de l'entrée. Le rez-de-chaussée est surmonté d'une terrasse en ciment armé. L'étage, percé de fenêtres de taille réduite, reprend le motif à faux pans. Il est coiffé d'un auvent largement débordant en demi-croupe et soutenu par des aisseliers. Les barrières d'origine du lotissement, en bois blanc, isolent le bâtiment

de la rue. Le casino fut la halte des amateurs de loisirs, qui disposaient d'une grande salle au sous-sol, complétée d'une taverne qui a connu ses heures de gloire. Le dancing annoncé par l'enseigne en fer forgé qui se trouve à gauche de l'établissement vient compléter les activités de casino-théâtre. L'accès se fait sur le côté de l'établissement. Au premier

étage est installé un théâtre où nombre d'habitants de la ville jouèrent leur premier spectacle. Le décor de cartes à jouer de l'entrée rappelle l'activité première, même s'il est probable qu'aucun jeu d'argent ne s'est tenu ici. En 1920, un règlement national interdit en effet toute installation de casino à moins de 100 kilomètres de Paris. Cette disposition est toujours

en vigueur aujourd'hui. Le casino fit donc office de salle de spectacle et de loisirs divers. Après la guerre, l'établissement a été équipé d'une salle de cinéma, dont on voit ici la cabine de projection en saillie sur la terrasse.

La façade actuelle (b).

Lors de sa transformation en église protestante évangélique en 1993, le bâtiment a connu de nombreuses modifications. Même si l'allure générale est inchangée, les pans de bois de l'entrée ont été remplacés par des faux pans qui supportent une terrasse. Le décor de cartes à jouer de la façade a été supprimé. La salle de cinéma a été démontée. La barrière en bois a été remplacée par une grille peinte en noir. Des ouvertures ont été percées ou agrandies, notamment à l'étage. Les plus grandes transformations concernent l'intérieur : la grande salle de spectacle a été entresolée et la cabine de projection qui avait été installée sur le balcon a disparu de la façade. Le rez-de-chaussée a également beaucoup été transformé. Ne subsiste à l'intérieur que des vestiges du décor en stuc qui soulignait la scène.



b

L'habitat Les premières maisons du lotissement



e

9, avenue de Liège (a);
6, boulevard Jacques-Bertin (b);
8, boulevard de Mantes (c);
4, boulevard Jacques-Bertin (d);
33, avenue d'Ypres (e);
3, boulevard de la Plage (f).

Le repérage a permis de révéler une vingtaine de pavillons qui présentent un air de famille et font l'originalité du lotissement. Ce sont de petites habitations avec une porte cintrée en façade et une fenêtre, ainsi qu'un étage de combles aménagés. Le décor se résume à une corniche moulurée en bois. Ces maisons d'un plan plutôt massé sont couvertes d'un toit brisé en pavillon qui leur donne cette silhouette si caractéristique d'Élisabethville.

Les lucarnes créent des variantes qui évitent la monotonie. Les façades latérales sont plus variées et certaines maisons sont dotées de *bow-windows* (a) ou de loggias. Une version un peu plus grande et plus cossue a été retrouvée en cinq exemplaires. Comme celle du 33, avenue d'Ypres (e), ces maisons se distinguent par un décor plus élaboré qui recherche avant tout la symétrie. L'accès n'est plus placé en façade mais il est latéral et encadré d'un porche soigné, soutenu d'élégants poteaux en bois. C'est encore ici le toit qui rassemble l'essentiel du décor par sa forme, ses tuiles en écaille sur le brisis,

son épi de faitage et ses lucarnes aux garde-corps en ferronnerie. La maison du 3, boulevard de la Plage (f) présente une légère variante sur la forme des fenêtres du rez-de-chaussée. Ces pavillons faisaient sans doute partie des modèles proposés clés en main par la société le Home et pourraient être dus à l'architecte des débuts du lotissement, Charles Edmond Sée.



a



b



c



d



f

Les maisons néo-normandes



a



b



c

**4, boulevard de la Plage (a);
11, boulevard de la République (b);
6, boulevard de la Plage (c).**

Parmi les premières maisons du lotissement figurent aussi plusieurs villas néo-normandes, même si l'évocation régionaliste se limite ici aux faux pans de bois et au large débord du toit et de sa demi-croupe. Leur haute silhouette dissymétrique ponctue le lotissement. Le modèle de base est décliné avec de nombreuses variantes – *bow-windows*, *loggias*... –, chaque propriétaire y mettant sa touche de couleur.

1, boulevard du Commerce (d).

Cette coquette villa est remarquable tout d'abord pour la synthèse qu'elle opère entre les deux types de maisons que nous venons de décrire : elle comporte à la fois un toit brisé avec des tuiles en écaille et une partie plus régionaliste en faux pans de bois. Son extension latérale, à droite de la photographie, qui permet notamment d'abriter un garage, ne l'a pas défigurée, même s'il s'agit d'une adjonction importante. Enfin, elle est l'objet d'un souci d'authenticité dans sa restauration. Les volets d'origine, le garde-corps du balcon en bois et la barrière en ciment aux motifs géométriques avec portillons en bois respectent l'esprit d'origine, lui donnant ainsi tout son cachet.



d

L'habitat Les maisons jumelles

**2-2 bis, avenue de Liège (a);
15-15 bis, boulevard de Liège (b);
3-5, boulevard de la République (c);
1-3, place de Louvain (d).**

Le cahier des charges autorisait les maisons « accolées par deux ». Ce jumelage est fréquemment utilisé à cette époque pour valoriser les parcelles de taille moyenne. Le regroupement du bâti sur la limite mitoyenne dégage ainsi largement les jardins. On retrouve dans ces maisons les types déjà évoqués : pavillons à toits brisés avec lucarnes, villas avec faux pans de bois et demi-croupes, ainsi que plusieurs doubles pignons accolés que l'on voit en grand nombre sur la photographie aérienne de 1927. Très souvent, la gémellité de départ



a

est oubliée par les propriétaires qui transforment leur partie sans tenir compte de l'autre habitation. Une maison jumelle mérite une mention particulière : celle du 1, place de Louvain. À la différence des autres villas de l'époque,



b

elle s'étale horizontalement au lieu de s'élever en hauteur, ce qui lui confère un caractère de notabilité plus accentué. Elle est construite symétriquement à partir des pavillons latéraux avec balcons et toits en demi-croupe. Chaque entrée est marquée de son escalier extérieur.



c



d

La variété des années 1930

Des styles éclectiques.

Au cours des années 1930, les édifices d'Élisabethville sont surtout réalisés par des architectes locaux – comme A. Catrin, qui exerce à Sannois (95), ou Bourgeois, qui a son agence à Poissy (78) –, par des architectes plus lointains – comme A. Schiketans, qui exerce à Flavy-le-Martel (02) – ou par des entreprises parisiennes comme les sociétés Netter ou Robux. Grâce aux permis de construire conservés aux archives municipales, la dimension et la distribution intérieure des pavillons sont assez bien connues : au rez-de-chaussée, la pièce à vivre, appelée salle commune ou salle à manger selon les cas, et la cuisine ; à l'étage, deux chambres. Le décor est limité à quelques motifs de briques et de faux pans de bois.

Les villas plus grandes disposent quant à elles d'un salon distinct de la salle à manger et parfois d'un bureau, comme la maison construite par l'entreprise Robux. Le pan de bois, toujours présent, est mis en œuvre avec plus de raffinement sur de larges pignons. Surtout, l'ouverture à la nature motive la multiplication des balcons, loggias et *bow-windows*, qui donnent à Élisabethville son charme de station balnéaire. Le matériau de prédilection n'est pas la meulière, même si elle est présente.



Maison, 10, boulevard de la Plage (a).

a

L'habitat La variété des années 1930



b



c



e



g



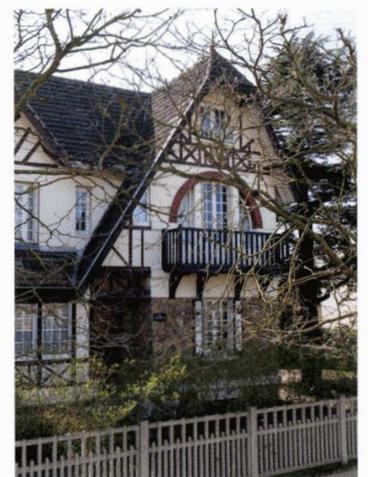
d



h



f



i

Maisons, 7, avenue de la Marne (b);
63, avenue du Maréchal-Foch (c),
Bourgeois, architecte;
1, rue Albert I^{er} (d),
Robux, entrepreneur;
10, boulevard Pasteur (e);
19 ter, boulevard de la République (f),
Roger Garnier, architecte;
12, boulevard Victor-Hugo (g);
29, boulevard Pasteur (h);
25 bis, boulevard Pasteur (i).



a

Maison, 31, avenue des Dolmen à Épône. Façade principale (a).

Cette villa construite par l'architecte A. Cartrin en 1935 est située sur une parcelle d'angle de la partie épônoise du lotissement, dont le succès est plus tardif. La demeure est valorisée par son environnement soigné, barrières en ciment, portail en bois et arbres taillés. Sa façade principale présente la particularité d'être construite en meulière équarrie, dont la mise en œuvre en lits réguliers contraste avec les moellons plus irréguliers des côtés. S'y trouvent les éléments caractéristiques des années 1930 : l'entrée est soulignée par une loggia, les baies ont des formes polygonales et des jardinières ornent les appuis de fenêtres. Les textures et les couleurs sont aussi représentatives de ces années : enduit lisse blanc autour des fenêtres et enduit rocaillé sous les toits alternant avec un enduit plus grenu pour mettre en valeur le faux pan de bois.

Détail (b).

Le porche abrite une porte avec une ferronnerie Arts déco. La barrière est conforme au projet de l'architecte qui conseille de prendre le type n° 157 des Établissements Grondel Frères à Aubergenville.



b

L'habitat Les belles demeures

**Villa « Le Bois fleuri »,
27, avenue d'Ypres. Plan en 1929 (a),
façade sur jardin (b), entrée (c) (MDDS).**

À côté des maisons livrées clés en main qui constituent des types récurrents, le lotissement accueille également dès ses débuts des villas à exemplaire unique. Deux d'entre elles, publiées dans l'*Illustration* du 30 mars 1929, sont toujours visibles : la villa « Le Bois fleuri » et la villa « Les Chênes ».

La première, située 27, avenue d'Ypres, est l'œuvre de l'architecte Paul Tournon, dont le travail à Élisabethville couvre une large palette de l'église à la villa particulière, en passant par les hôtels, l'école et les aménagements de la plage. Le plan montre une maison dessinée autour du « hall », haute pièce montant jusqu'aux combles et éclairée à l'origine d'un oculus, comme le montre la photographie ancienne.

La pièce s'ouvre sur le jardin par un *bow-window* et sur la rue par une loggia, dans une recherche d'interpénétration entre l'intérieur et l'extérieur. On retrouve tout autour de la maison ce dialogue permanent avec le jardin, notamment avec le balcon de l'étage et dans la transparence de l'angle de la cuisine qui repose sur un poteau encadré de deux ouvertures à angle droit. Ici, l'architecte a délaissé le pan de bois et n'a conservé du

régionalisme que les effets de toits débordants emboîtés les uns dans les autres. Cette villa est un bel exemple du style « cottage » inspiré d'Outre-Manche et très prisé dans les années 1920. Placée sur la façade latérale, l'entrée en saillie couverte de briques polychromes et d'enduit montre l'influence belge. Légèrement débordante et dans un mouvement harmonieux, elle annonce la porte de la maison. De part et d'autre,



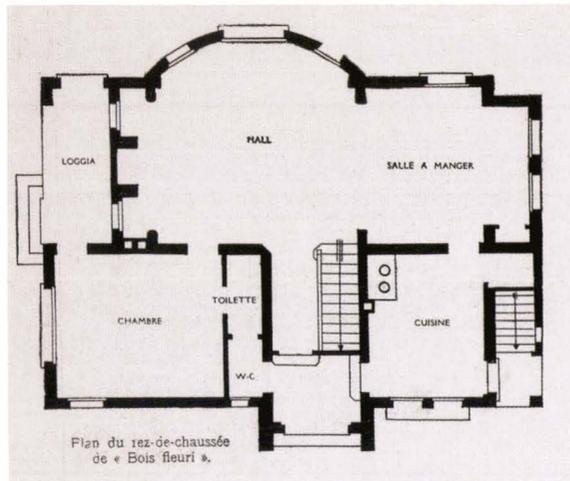
c

les ouvertures signalent sur la gauche le bureau éclairé par un oculus vertical et, sur la droite, la cuisine. La porte en bois cintrée est remarquable dans sa simplicité.

Maison, 15, avenue d'Ypres.

Façade sur rue (d).

Malgré les agrandissements dont elle a fait l'objet, cette maison peut être considérée comme un autre exemple du style « cottage », surtout en raison de sa vaste toiture aux emboîtements complexes. Sa façade sur rue est construite autour d'un axe central composé d'un oculus et d'une jardinière et surmontée d'une lourde croupe. La silhouette d'ensemble de la maison, l'usage de la brique en soubassement et la variété des ouvertures – avec une prédilection pour l'oculus – sont des éléments qui permettent de rapprocher cette maison de la précédente. Mais la source attestant qu'elle a été construite par Paul Tournon n'a pas été retrouvée.



a



b

avec de fausses ruines. Plusieurs éléments la rattachent à la tradition classique : son volume cubique, la composition de son plan autour d'une grande galerie traversante, depuis l'entrée jusqu'au jardin, et sa terrasse couverte à balustrades et colonnes blanches. Par d'autres éléments, la maison est bien rattachée à son époque et aux caractéristiques du lotissement d'Élisabethville : l'emploi de la meulière pour le rez-de-chaussée, l'étage en faux pans de bois, la présence du hall, composé ici d'une vaste pièce à cheminée qui occupe près de la moitié du rez-de-chaussée et qui prend sa lumière d'un *bow-window* situé à gauche

de l'entrée. La terrasse couverte, tournée vers la Seine (donc au nord), est l'illustration de ces hésitations : des piliers en meulière répondent curieusement aux élégantes colonnes.

Des transformations de détail ont affecté la demeure, notamment la suppression de son porche d'entrée, mais c'est surtout le lotissement de son parc qui transformera l'ensemble.

Villa « Les Chênes » (e, f),

13, avenue du Maréchal-Joffre (MDDS).

Cette villa est l'œuvre des architectes du lotissement Charles Édouard Sée et F. Chorein, comme l'atteste une publication contemporaine. À la différence de la précédente, cette villa est située à l'écart, sur le secteur des Coteaux, sur une vaste parcelle de plus de 8000 mètres carrés aménagée en jardin paysager



e



d



f

L'habitat Les maisons de commerce



a

**Boucherie-charcuterie,
19, boulevard du Commerce.
Façade d'origine (a) (carte postale,
coll. part.), façade actuelle (b).**

**Le boulevard du Commerce (c)
dans les années 1960
(carte postale, coll. part.).**

**Fleuriste, à l'angle du boulevard
du Commerce et de l'avenue de
la Marne (d).**

Le cahier des charges du lotissement avait encouragé la création de boutiques, à condition qu'elles soient placées seulement sur les rues ou aux angles de celles-ci (et non pas sur les avenues) et qu'elles conservent l'aspect extérieur de villas. C'étaient les seules constructions qui pouvaient être alignées. Les magasins installés le long du boulevard du Commerce respectent cette consigne, comme le montre la carte postale de l'ancienne boucherie. Le décor en faux pans de bois de l'étage, les épis de faîtage et les



c

demi-croupes procèdent d'un vocabulaire qui appartient aux villas environnantes. Dans sa structure, la maison n'a pas changé : elle a toujours la remise à droite et la boutique à gauche avec sa grille de protection (récemment remplacée

par un volet roulant métallique plein). Le décor a été estompé par la peinture uniforme de la façade. La boutique est traitée comme une villa et dotée de la barrière en bois réglementaire. Sur la photographie ancienne, les rues n'ont pas encore été goudronnées



b

et les trottoirs ne sont pas construits, ce qui produit une ambiance urbaine différente d'aujourd'hui. Le fleuriste profite de sa situation en angle avec une vitrine sur chaque rue. Attribuée par un article de 1929 à Charles Édouard Sée, cette maison reprend le schéma d'ensemble des premiers pavillons, avec une importante toiture à pans brisés. Le décor est cantonné dans le dessin semi-circulaire des vitrines soulignées d'une élégante mouluration interrompue par des claveaux.



d

**Boulangerie de la Reine-Élisabeth,
8, boulevard de la Gare.
Façade principale (e).**

Parmi les commerces d'Élisabethville, la boulangerie est l'édifice le plus spectaculaire. Par sa position stratégique sur la place de l'Étoile, elle accueille le visiteur en chemin vers la plage. Les plans datés du 12 novembre 1928 et retrouvés aux Archives nationales attestent que Paul Tournon en est l'auteur. L'architecte montre ici tout son talent et sa capacité d'adaptation aux goûts de ses commanditaires (on est en effet très loin de la modernité de l'église Sainte-Thérèse). Construite dans un style régionaliste et pittoresque, elle évoque l'architecture traditionnelle dont on trouve de nombreux exemples dans l'Est (Alsace, Allemagne). Ici cependant, la référence est surtout celle d'un style anglo-normand international que l'on retrouve dans toute l'Europe du Nord, notamment en Belgique. Le dessin du pan de bois reste très sobre (de simples poteaux verticaux), la seule fantaisie se trouvant dans les pièces obliques du pignon. L'oriel en saillie sur la façade et couvert d'une belle toiture en écaille est une citation peut-être empruntée aux pays germaniques. La lucarne de la façade latérale permettait, grâce à une poulie fixée sur son toit débordant, de monter directement les sacs de farine au grenier.

couverte de carreaux de faïence blancs avec une frise supérieure constituée d'un damier de carreaux blancs et jaunes, ce qui rend particulièrement lumineuse. Des chutes de feuillages stylisés scandent la frise. La couleur jaune, telle des rayons de soleil, rappelle au visiteur la vocation même de la cité.



e

**Vue d'ensemble de l'intérieur de
l'espace de vente de la boulangerie (f).**

La boulangerie a conservé son décor intérieur, sauf les présentoirs qui ne sont pas d'origine. Elle est entièrement



f

L'habitat Le sens du détail

Oriel de la boulangerie de la reine Élisabeth.

L'enseigne en fer forgé évoque
l'influence de l'architecture pittoresque
anglo-normande internationale.
Les tuiles en écaille, dont une partie
a été remplacée par des tuiles plates,
font aussi référence aux maisons
alsaciennes. Le premier étage
sert d'habitation.





a

**Barrières du lotissement,
20, boulevard Jacques-Bertin (a).**

Ces barrières sont conformes au modèle d'origine du lotissement, tel que décrit dans le cahier des charges pour le côté rue. Aucun autre modèle n'était autorisé. Vers 1935, ces barrières ont été remplacées par d'autres en ciment armé, fabriquées à l'usine d'Aubergenville.

**Détail d'un perron,
11, boulevard de la République (b).**

Avec sa rampe en bois blanc, le perron de cette maison rappelle les barrières du lotissement.

**Portail,
18, boulevard de la République (c).**

Cette entrée monumentale est surmontée d'un toit en tuiles et d'épis de faîtage.

**Barrières en ciment,
21, avenue de la Marne (d).**

Ce modèle de barrières était fabriqué par les Établissements Grondel Frères à Aubergenville.

**Détail du balcon,
3, boulevard de la Plage (e).**

Ce décor à l'imitation de branches d'arbres, surmonté de deux petites jardinières, rappelle le dessein premier de cette cité-jardin. Ce détail apporte à cette maison un effet pittoresque.

**Détail du balcon,
4 quater, avenue de la Marne (f).**

Ce détail du garde-corps en fer forgé date des années 1950 et représente des épis de blé stylisés, qui sont repris sur la barrière de la maison. Le thème de la nature est largement étendu dans cette cité balnéaire de villégiature.

**Détail du toit,
8, boulevard de Mantes (g).**

On distingue un motif en forme de losange sur les tuiles en écaille. L'épi de faîtage est fréquent sur les toits d'Élisabethville.

**Détail d'une gouttière,
33, avenue d'Ypres (h).**

On remarquera aussi la gouttière sculptée en bec d'animal, lointain souvenir des gargouilles.



b



g



c



d



h



e



f



i

**Décoration de façade,
15, avenue d'Ypres (i).**

Encore un clin d'œil à la nature dans ce médaillon décoratif au motif d'oiseaux situé sur le mur de cette maison. La végétation est luxuriante, la vigne est l'arbre divin, tandis que les fleurs sont le symbole du printemps et que le couple d'oiseaux représente quant à lui l'amour et l'union.

La « Sainte-Chapelle du béton armé » L'architecture extérieure

Vue d'ensemble de l'église (inscrite MH), place de Louvain.

Comme son aînée Notre-Dame du Raincy, œuvre des frères Perret consacrée en 1923, l'église d'Élisabethville, construite par Paul Tournon en 1927, suscite l'admiration des contemporains qui vantent ses formes élancées et précises, son énergie, sa simplicité et son élégance. Il est vrai que sa haute silhouette domine de toutes parts, du fait de son emplacement sur la place de Louvain, à la limite entre le lotissement et les espaces libres qui mènent à la plage. L'édifice est une véritable prouesse architecturale, tant à cause de la vitesse de sa construction (pose de la première pierre le 18 septembre 1927 et inauguration le 1^{er} juillet 1928, soit dix mois d'intervalle), que de l'emploi virtuose du béton et de sa façade sculptée sur le ciment frais.

La façade dresse sa haute silhouette de 20 mètres de haut sur 7,5 mètres de large, au pied de laquelle des collatéraux très bas forment une sorte de socle terminé par deux chapelles. La référence est manifestement celle de la Sainte-Chapelle, véritable châsse de pierre et de verre construite pour abriter les reliques de la Vraie Croix. Ici, selon les propos mêmes de l'architecte, il s'agissait d'un « monument votif à la fraternité franco-belge ». Comme à la Sainte-Chapelle, une haute flèche s'élève sur la travée centrale. Elle culmine à 45 mètres.

Le béton armé n'est pas caché : on en voit la structure composée de la succession de cinq arcatures reliées entre elles par un entrait tendu au niveau de la clé de voûte. Ce procédé permet de contrebuter les poussées sans utiliser de contreforts.

La façade occidentale de l'église.

Le béton armé s'affiche aussi dans la sculpture extérieure réalisée par Carlo Sarrabezolles, prix de Rome, à qui incombe la lourde tâche de sculpter à même le ciment frais, après décoffrage, les figures et les statues, dont certaines mesurent plus de 2 mètres de haut. L'architecte et le sculpteur avaient déjà tenté l'expérience deux ans auparavant au





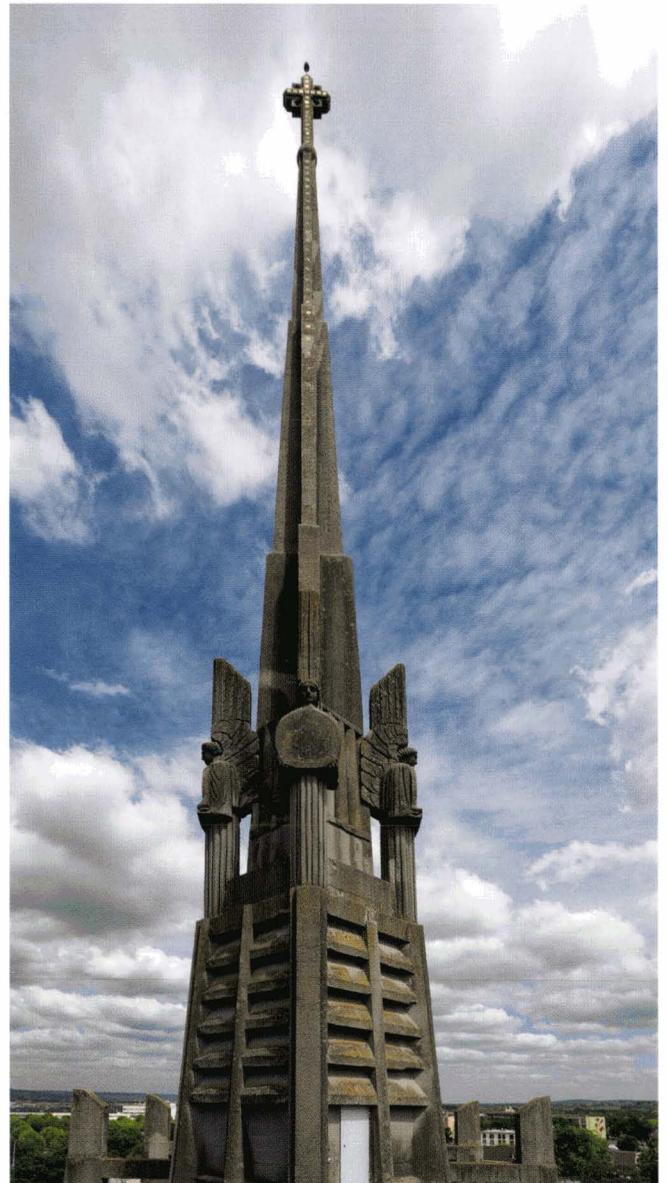
clocher de Villemomble. Le procédé permet d'obtenir un décor sculpté à coût minime, mais oblige à une très grande rapidité d'exécution : les trente-cinq statues ont été achevées en six semaines.

L'iconographie de la façade est un hymne à l'amitié franco-belge. Le porche est dominé par la statue du cardinal Mercier (1851-1926), archevêque de Malines, primat de Belgique. Traité en donateur agenouillé, il est l'incarnation du patriotisme et de l'endurance belges pendant la guerre de 1914-1918.

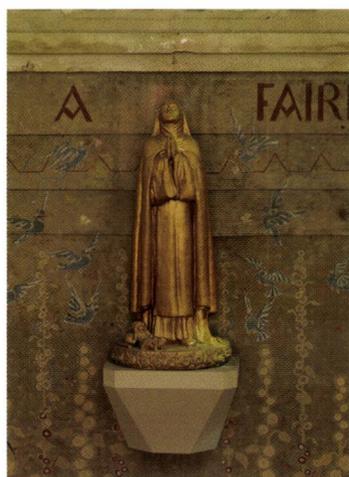
Au-dessus, l'archange Michel et Jeanne d'Arc veillent sur les armes belges (le lion rampant) et françaises (le faisceau de licteur et le bonnet phrygien). Tout autour, des anges protègent villes et provinces dont ils portent les armoiries. La protectrice de l'église, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qui est canonisée en 1925, étend ses bras protecteurs et fait pleuvoir des roses sur terre. Au-dessus encore, la Sainte Trinité est représentée dans la pure tradition médiévale.

Le clocher.

La flèche qui surmonte le clocher est encadrée par quatre séraphins portant chacun une horloge et se prolonge par une croix qui élance le monument haut vers le ciel. Les dimensions de la nef montrent que l'architecte voulut une église en hauteur, en hommage aux églises médiévales. C'est la fine silhouette de ce clocher au-dessus de la haute nef en béton armé, ainsi que la sveltesse de l'église, qui exaltent la fonction religieuse en cette cité de villégiature.



La « Sainte-Chapelle du béton armé » L'architecture intérieure



Vue de la nef.

L'intérieur de l'édifice est placé sous le signe de la lumière. C'est une cage de verre qui évoque la nef supérieure de la Sainte-Chapelle à Paris. Le volume intérieur est unifié, il n'y a pas de rupture entre les trois travées de la nef et l'abside à trois pans. C'est la polychromie des vitraux qui crée le décor, mises à part les peintures du chœur réalisées par Élisabeth Branly et Germaine Chanteaud-Chabas. La statue de sainte Thérèse se détache sur des motifs de roses trémières, d'oiseaux de paradis, de papillons qui évoquent, par leur naïveté, la simplicité de la sainte.

La voûte.

La voûte laisse aussi passer la lumière grâce aux dalles de verre qui en soulignent les nervures ainsi que la base de la flèche. Des dessins conservés aux Archives nationales montrent que Paul Tournon avait conçu l'édifice comme une œuvre d'art totale, c'est-à-dire l'architecture comme le décor, le mobilier et le programme statuaire.

Statue de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Cette statue est l'œuvre de Lucie Delarue-Mardrus, artiste aux dons

multiples, pour qui la sculpture était un passe-temps. Elle la réalisa en 1927, avec l'aide de son ami Carlo Sarrabezolles, sur la demande de l'abbé Alleaume pour orner l'église de Notre-Dame du Havre. L'original a disparu à la suite des bombardements et il s'agit ici d'une copie. L'auteur voulait renouveler la mièvrerie de l'iconographie saint-sulpicienne de Thérèse de l'Enfant Jésus en lui donnant plus de force. La sainte apparaît ici en extase, ses jouets aux pieds pour indiquer qu'elle passe sans transition de l'enfance à la sainteté.



VIVA PAVI MONS

CHIL A FAIRE DV

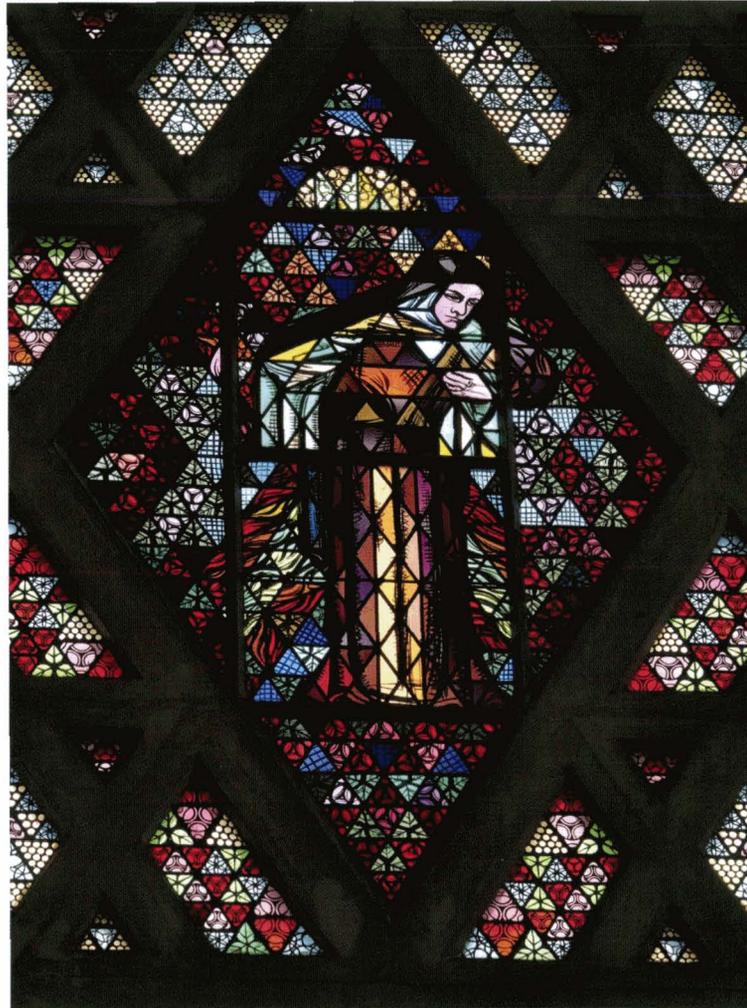
BEN AVI LA TER

La « Sainte-Chapelle du béton armé » Les vitraux

Marguerite Huré (1895-1967) a joué un rôle essentiel dans l'ouverture du vitrail à la modernité. Formée par le peintre-verrier Émile Ader, elle fonde son atelier à Paris en 1920 en collaboration avec les Ateliers d'art sacré. Auteur de ses propres cartons ou interprète de ceux des peintres, elle doit sa première grande commande à Maurice Denis pour l'église du Raincy en Seine-Saint-Denis, construite en 1922-1923 par les frères Perret, qui la considèrent par la suite comme leur peintre verrier attitré. Élisabethville correspond à sa première collaboration avec Paul Tournon. L'architecte lui confiera ensuite une partie des décors du pavillon des Missions catholiques construit pour l'Exposition coloniale internationale de 1931 (remonté à Épinay-sur-Seine en Seine-Saint-Denis) et pour le pavillon pontifical de l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne de 1937.

La baie axiale (a, page suivante).

Dans la baie axiale d'Élisabethville, Marguerite Huré a traduit la maquette de Marcel Imbs (1882-1935), peintre et mosaïste très prolifique (auteur notamment des trois verrières de la crypte de l'église du Saint-Esprit à Paris, construite par Paul Tournon en 1936). Ce vitrail symbolise les trois grands mystères de la foi : celui de la Sainte Trinité (l'Esprit saint représenté par la colombe, Dieu le Père par deux mains qui offrent la Vierge et l'Enfant au monde, le Fils dans les bras de la Vierge), celui de l'Incarnation (Jésus-Christ, fils de Dieu, conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie) et celui de l'Eucharistie (l'Enfant Jésus au milieu des épis de blé qui sont la matière même avec laquelle le sacrement sera fait). Pour la réalisation de cet ensemble, Marguerite Huré a repris son procédé de standardisation de la coupe du verre mis au point au Raincy, en prenant ici le triangle équilatéral comme base de découpe.



b

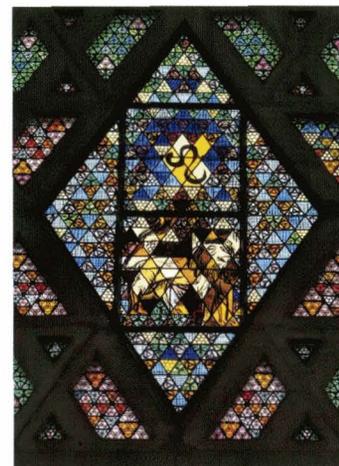
Baie 1 (b).

Autour de la figure de sainte Thérèse, à qui l'édifice est dédié, chaque pièce de verre est peinte à l'aide de pochoirs d'un motif stylisé évoquant les quatre éléments d'une treille de roses : la lumière (filtrée par les grappes de perles), le ciel (rendu par des cercles entrecroisés sur fond bleu ou blanc), les roses (un rond plein allégé d'un trilobe) et la verdure (trois feuilles affrontées). Les autres motifs, comme celui du quadrillage peint à la grisaille, sont issus de la restauration de 1987.

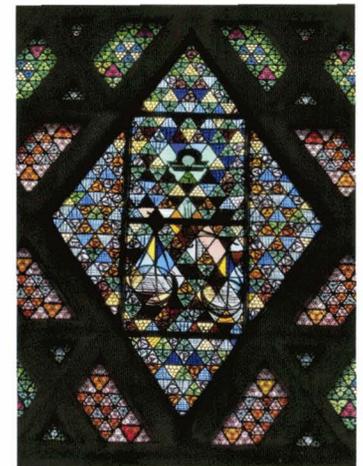
Baies 3 et 4 (c et d).

Les signes du zodiaque, ici la Balance et le Lion, n'appartiennent pas au décor d'origine. Ce thème, ainsi que celui des saisons, a été adopté par l'atelier de Bruno de Pirey lors de la restauration de 1987 pour combler les parties manquantes et remplacer la verrière de la façade consacrée au chœur des anges détruite pendant la Seconde Guerre mondiale.

(Véronique David)



c



d



La « Sainte-Chapelle du béton armé » La chapelle des fonts baptismaux

Vue d'ensemble.

Détail de la signature.

La chapelle des fonts baptismaux, placée comme il se doit à l'entrée de l'église, a été inaugurée le 18 juin 1933, en même temps que les verrières de Marguerite Huré.

Le mobilier en ciment est très sobre et comporte un sol en gravier, accessible par trois marches, qui symbolise le lit du Jourdain.

Paul Tournon confie la décoration des murs du baptistère à son épouse Élisabeth Branly, qui veut donner à l'église moderne une dimension classique. Le style de cette composition aux couleurs vives est inhabituel dans une église. Il est cependant caractéristique de l'époque de sa construction et des recherches artistiques contemporaines : y coexistent différents courants, du figuratif à l'abstrait, en passant par l'Art nouveau et enfin l'Art déco, mis en valeur par l'Exposition universelle de 1925.

Le peintre compose cinq panneaux décoratifs sur fibrociment sur le thème des vertus. Les trois vertus théologiques sont groupées sur le panneau central.

La Foi est munie d'une lampe perpétuelle, l'Espérance tend la main vers la colombe de l'Arche et, au milieu, la Charité serre contre elle un enfant. De part et d'autre sont disposées les quatre vertus cardinales : Justice, Tempérance, Force et Prudence. L'artiste use de couleurs vives pour évoquer un printemps perpétuel. La lumière zénithale donne un caractère sacré à l'ensemble.

Les personnages, dont les drapés renvoient à l'Antiquité, sont caractéristiques du style d'Élisabeth Branly : des silhouettes filiformes exagérées, de taille élancée et de posture oblongue. Elles se veulent des icônes de la perfection et de la coquetterie et incarnent une beauté dont l'origine est à chercher chez Botticelli.

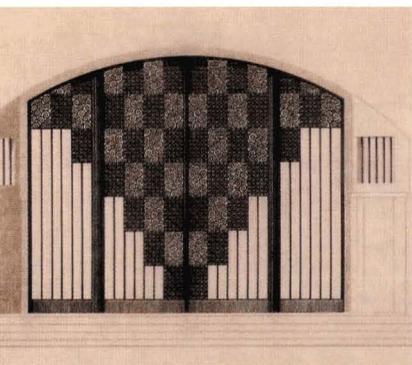


Comme Paul Tournon, Élisabeth Branly utilise des procédés innovants. « Elle utilise la peinture Stic-B, occasion pour elle d'expérimenter un nouveau procédé. Il s'agit d'un composé de pigments en suspension dans un médium comprenant de l'huile de lin

cuite, une gomme dure à vernis, auquel on ajoute des oxydes de zinc et de titane », écrit ainsi la fille du peintre, Marion Tournon-Branly. Lors de la restauration de l'église en 1987, aucune intervention n'a été nécessaire pour raviver ces peintures.



Le portail monumental



Vue d'ensemble (dessin de Tournon, AN).

Détail des panneaux.

Pour la réalisation du portail monumental en fer qu'il avait dessiné, Paul Tournon s'est adressé à l'un des plus importants maîtres ferronniers de l'époque, Raymond Subes (1891-1970), qui avait déjà réalisé pour lui la croix couronnant le clocher de l'église de Villemomble. Formé à l'école Boule et à l'École des arts décoratifs, il a aussi travaillé dans l'atelier d'Émile Robert avant la guerre, alliant ainsi l'art du dessin et une grande expérience technique. Comme le souligne l'architecte dans ses écrits, ce portail présente la disposition particulière de s'ouvrir de toute sa largeur sur la place, permettant à la foule massée sur le parvis aux jours d'affluence d'assister aux cérémonies se déroulant dans le chœur. La composition d'ensemble de la grille est très géométrique, bien dans la veine de l'Art déco. Elle est composée de panneaux rectangulaires dessinant par leur agencement un triangle inversé. L'alternance de panneaux pleins formés d'un tressage de fers plats et de panneaux plus ajourés ornés de volutes représentant les langues de feu de l'Écriture donne un résultat très graphique, plus fort vu à contre-jour, de l'intérieur. C'est peut-être à cause du caractère profane de l'ensemble, qui ne déparerait pas une entrée d'immeuble, qu'ont été ajoutés quatre carrés en bronze représentant les symboles des évangélistes et qui ne figuraient pas sur le croquis de l'architecte.



L'école de la Reine-Astrid



a

Façade principale, 24, boulevard du Commerce (a), détail de la maquette (b), l'école avant son agrandissement (c) (photographie, IFA), salles de classe dans la cour (d).

À peine le lancement du lotissement terminé, le besoin d'école se fit sentir pour les habitants permanents tels que les commerçants. À la rentrée 1928, au moins soixante élèves d'Élisabethville fréquentaient l'école d'Aubergenville. Mais le trajet était dangereux pour les enfants qui devaient franchir le passage à niveau de la route de Quarante-Sous. Une école provisoire fut installée, à la suite d'une pétition, dans une villa, 23, avenue de la Marne, en attendant la construction d'un bâtiment spécifique. En novembre 1929, la Prévoyance mutuelle française proposait au maire un terrain de 7 000 mètres carrés. Décidée le 26 août 1930, la construction de l'école est confiée à Paul Tournon, qui a participé à tous les projets importants de la cité et s'est peut-être

inspiré de l'architecture belge, et notamment de la ferme-école provinciale de Waterloo achevée en 1926 (architecte Fernand Bodson, assisté de Théodore Clément). L'édifice se signale par sa haute toiture centrale en pavillon surmontée d'un campanile.

C'est la seule coquette de l'architecte, le reste étant particulièrement sobre, conçu comme une petite école de village avec les classes au rez-de-chaussée, un côté garçons et un côté filles, et le logement des instituteurs à l'étage.



c

La silhouette générale a été modifiée par l'adjonction de salles de classe sur les côtés, ce qui donne à l'école une allure plus étalée et moins originale qu'à l'origine. L'école fut inaugurée pour la rentrée de 1935 et baptisée en mémoire de la reine Astrid qui venait de trouver la mort dans un accident de voiture. La maquette (b) décore la salle des professeurs. Des photos d'élèves dans les salles de cours y sont collées derrière les

fenêtres. Son intérêt est de représenter l'école dans son état premier, avant les agrandissements.

En 1953, le constructeur métallique Jean Prouvé réalise deux salles de classe selon le système « coque » constitué de couvertures en coques préfabriquées (d). Ce système permet l'édification rapide de constructions scolaires et a été utilisé en divers lieux comme au Placieux à Nancy, à Saint-Brévin-les-Bains ou à Versailles.



d



b

La ferme modèle de la Garenne

Vue d'ensemble (a) (carte postale, coll. part.), la maison du vacher (b), la maison du fermier (c), écuries transformées en logement (d), vue intérieure des écuries (e).

On ignore le nom de l'auteur et la date précise de construction de la ferme (sans doute autour de 1900). Le concepteur s'inspire des traités sur l'architecture rurale du XIX^e siècle qui préconisent l'ordonnement des bâtiments autour d'une cour, l'implantation de la maison du fermier dans l'axe principal et des bâtiments séparés les uns des autres pour éviter la propagation des incendies

et séparer les espèces animales. Cette ferme modèle a été choisie en 1929 dans un numéro de *La Vie à la campagne* comme exemple de grande exploitation industrialisée pratiquant la culture du blé, de la betterave (pour la distillerie adjacente) et l'élevage de vaches laitières. L'année précédente, elle avait accueilli la « Semaine internationale de la motoculture » sous l'égide de son exploitant, Henri Giffard. L'accès à la ferme modèle se fait par un portail monumental semblable à celui que présente la carte postale et qui, lui, conduit aux champs.



a



b



d

Cette carte postale montre l'animation qui régnait au début du xx^e siècle dans la cour de la ferme. Selon le recensement de 1911, y vivaient un cultivateur et sa femme, six ouvriers agricoles et deux domestiques de ferme. On y voit aussi l'importance des attelages de bœufs.

À droite de l'entrée se trouve la maison du vacher (**b**), construction de petites dimensions, mais néanmoins soignée, bâtie en meulière rocaillée et briques polychromes et couverte de tuiles plates. La stricte symétrie de sa composition, le fronton central et l'oculus qui le surmonte sont autant de témoignages d'une architecture de qualité. La maison est précédée d'une porcherie permettant d'accueillir vingt bêtes. Le côté gauche de la cour est occupé par la maison de maître (**c**) flanquée de la bouverie et de la vacherie. On reconnaît le même vocabulaire ornemental (oculus, encadrements

de brique), bien que plus élaboré. La maison elle-même est plus vaste, avec des combles habités. La loggia en bois qui précède l'entrée avec ses garde-corps en croix de Saint-André en bois, les tuiles de rives et les acrotères sont autant de détails pittoresques qui méritent d'être soulignés. À côté se trouve une avancée du salon-bureau, sorte de *bow-window* qui permet au maître, dit l'article de *La Vie à la campagne*, de surveiller la cour. De part et d'autre du second portail sont placées symétriquement deux écuries bâties en meulière pour le rez-de-chaussée et en pans de bois pour l'étage (**d**, **e**). La saillie de la demi-croupe et le dessin serré des pans de bois confèrent une allure néo-normande à ces deux bâtiments. Le toit en tuiles mécaniques, encore en place, servait d'auvent pour ferrer les animaux.



c



e

Les usines Renault et le lotissement Zehrfuss

Vue d'ensemble des usines et du lotissement (a) (carte postale, coll. part.).

Façade du pavillon Besse (b).

Pavillon individuel (c).

Petit immeuble collectif (d).

Importance des espaces libres dans le lotissement (e).

Lorsque, en 1945, Pierre Lefauchaux, président-directeur général de Renault, décide de construire une nouvelle usine pour la régie Renault, il demande à Bernard Zehrfuss d'être architecte

conseil et de « dessiner de jolies façades capables de plaire aux gens », selon Claude Le Maître, président de l'association Renault Histoire. Zehrfuss refuse ce rôle purement esthétique et demande une véritable mission d'architecte, c'est-à-dire de concevoir un plan d'ensemble avec les techniciens de Renault, d'étudier le système de chaînes de montage et toute l'organisation des ateliers, ce qui lui est accordé. La carte postale (a) montre que l'usine,

inaugurée en 1952, était véritablement une « usine aux champs » aux portes du lotissement. Le plan est aéré et traduit la volonté d'inscrire l'usine dans le site des bords de Seine. La place ne manque pas puisque le domaine s'étend sur 200 hectares. Le volume de l'usine est étalé, avec de très nombreuses horizontales. À la très longue galerie regroupant les vestiaires s'accrochent perpendiculairement les espaces industriels couverts de sheds. En haut à gauche se trouve le bâtiment

de réception de la régie Renault, aujourd'hui pavillon Besse, construit en 1957, toujours sur les plans de Zehrfuss avec l'aide des Constructions Jean Prouvé, ce dernier réalisant ici une des premières verrières en « profil d'aluminium filé à coupure thermique ». La vue de la façade du bâtiment (b) montre l'importance de la partie vitrée, ce que Prouvé appelle le « système grille » et dont il a demandé le brevet en décembre 1956. Cette verrière se compose d'éléments assurant



e

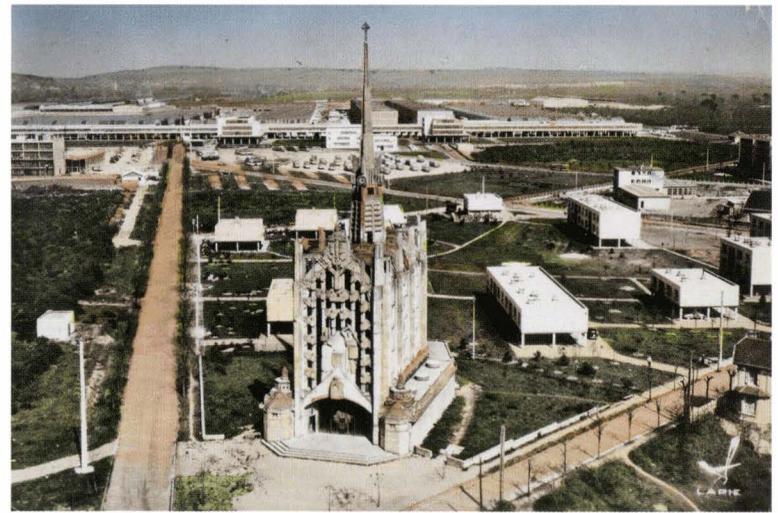


b

la rigidité, montants, raidisseurs et traverses. Ce procédé permet de construire une grande façade vitrée. Par ailleurs, Jean Prouvé utilise ici un système d'assemblage parfaitement étanche qui permet d'éviter que cette surface vitrée ainsi que les raidisseurs qui la soutiennent ne provoquent trop d'échanges thermiques. Ainsi l'ambiance intérieure est toujours confortable.

Zehrfuss a aussi réalisé les maisons sur pilotis destinées à loger les cadres aux portes de l'usine. Volontairement modernistes, elles introduisent le concept de lotissement à l'américaine avec leurs pelouses (e) seulement

traversées des « driveways » desservant chaque bâtiment. Le rez-de-chaussée sur pilotis, héritage de l'œuvre d'avant-guerre de Le Corbusier et de Mallet-Stevens, est employé systématiquement. Le module est décliné en habitations individuelles (c), pour deux familles ou en petits immeubles (d). L'architecte avait demandé à un élève de Mondrian, l'artiste Del Marle, de mettre en couleur ces maisons (comme les intérieurs des chaînes de l'usine). Ces couleurs vives, bleu, rouge, jaune, n'ont pas tenu très longtemps, ce qui explique qu'on en ait peu de représentations.



a



c



d

Notes

1. Goissaud, Anthony, « Élisabethville, en Seine-et-Oise, et son lotissement », *La Technique des travaux*, 1929.
2. Archives départementales des Yvelines, 1T 1/9, monographie communale de l'instituteur.
3. Archives départementales des Yvelines, J 32/3, monographie communale de Paul Aubert.
4. Ces deux communes, situées sur la rive droite de la Seine, avaient une enclave sur la rive gauche.
5. Archives départementales des Yvelines, 1T 1/9, monographie communale de l'instituteur.
6. Marchisio, Ernesto, « Histoire d'Élisabethville des origines à nos jours », *Un peu d'histoire locale*, Numéro spécial cinquantième d'Élisabethville, Bulletin municipal d'Aubergenville, 1978.
7. Par exemple sur le plan d'intendance réalisé en 1783. Archives départementales des Yvelines, C 44/3. Voir : <http://archives.yvelines.fr>
8. Marchisio, Ernesto, « Élisabethville va bientôt naître », *Un peu d'histoire locale*, Numéro spécial cinquantième d'Élisabethville, Bulletin municipal d'Aubergenville, 1978.
9. De Paeuw, Léon, *La Rééducation professionnelle des soldats mutilés et estropiés*, Imprimerie de l'École nationale belge des mutilés de guerre, 1917.
10. Anne, Albert, *Cent Ans d'industrie bonnière, 1863-1963*, Mantes-la-Jolie, Imprimerie Le Mantais, 1964, p. 69.
11. Puits artésien Albert I^{er}, le long de la nationale 15, vers Port-Villez. Le puits possède un bas-relief sur sa façade frontale signé du sculpteur belge Octave Rotsaert (1885-1964), daté de 1917 et agrémenté d'un mascarons sur l'arc en anse de panier.
12. Marchisio, Ernesto, « Élisabethville va bientôt naître », *Un peu d'histoire locale*, Numéro spécial cinquantième d'Élisabethville, Bulletin municipal d'Aubergenville, 1978.
13. Nous remercions le professeur Michel Dumoulin, à qui nous devons ces informations.
14. Archives municipales d'Aubergenville, 7 O 1, cahier des charges du lotissement.
15. Archives départementales des Yvelines, 2 O 10/6.
16. *Ibid.*
17. Archives départementales des Yvelines, 2 O 10/6.
18. *Ibid.*
19. On ne sait pas grand-chose sur cet architecte qui a construit une villa à Saint-Cloud et un pavillon à Neuilly-sur-Seine.
20. Toulhier, Bernard, dir., *Villégiature des bords de mer, Architecture et urbanisme*, Éditions du Patrimoine, Centre des monuments nationaux, 2010, p. 23.
21. Cueille, Sophie, *Maisons-Laffitte, parc, paysage et villégiature, (1630-1930)*, Cahiers du patrimoine, APPIF, 1999, p. 75.
22. Ebenezer, Howard, *Tomorrow. A Peaceful Path to Real Reform*, 1^{re} édition 1898, réédité en 1902 sous le titre *Garden Cities of To-Morrow*, Londres, Faber and Faber, 1946, p. 50-57, 138-147.
23. Pouvreau, Benoît, Couronné, Marc, Laborde, Marie-Françoise, Gauldry, Guillaume, *Les Cités-Jardins de la banlieue du Nord-Est parisien*, Éditions Le Moniteur, 2007, p. 7.
24. Catalogue de l'exposition *Cités-Jardins 1920-1940 en Belgique*, Archives d'architecture moderne, Bruxelles, 1994.
25. Archives départementales des Yvelines, Br 2862, dépliant touristique (non daté).
26. Peut-être est-ce le résultat de l'apaisement des relations franco-belges, un moment tendues à cause de l'affaire d'Eupen et Malmédy. Bariéty, Jacques, « Le projet de rétrocession d'Eupen-Malmédy par la Belgique à l'Allemagne et la France (1925-1926) », *Les Relations franco-belges de 1830 à 1934*, colloque de Metz, 1975.
27. Archives royales de Bruxelles, *Secrétariat de la reine Élisabeth*, série « Patronages », dossier C 57. Correspondances entre monseigneur Gibier, évêque de Versailles, et le secrétariat de la reine, dans lesquelles monseigneur Gibier recommande la demande faite par le maire de Meulan à la reine Élisabeth d'user de sa haute influence auprès de Paris pour arrêter le projet qui nuirait à l'avenir du lotissement et de ses habitants. La reine Élisabeth donne son accord (lettre envoyée le 22 août 1927 par le baron de Traux de Wardin, secrétaire de S.M. la Reine des Belges au Palais Royal).
28. Archives municipales d'Aubergenville.
29. Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, vol. 2, tome second, p. 20.
30. Duhau, Isabelle, « Les baignades en rivière en Île-de-France », *22^e Journées scientifiques de l'environnement. Reconquête des environnements urbains : les défis du XXI^e siècle*, Créteil, 2011.
31. Archives départementales des Yvelines, 3 S 1078.
32. Catalogue de l'exposition, Paul Tournon, *Le Don de l'architecture*, Archives nationales, 2013.
33. Voir p. 24.
34. Le plan de sa maison, rue de l'Yser, est conservé aux archives municipales. Il est daté de 1931 et signé de l'architecte Fouquet.
35. Archives municipales d'Aubergenville, 7 O 1.
36. Desplages, Georges, « La plage de Paris, Élisabethville-sur-Seine, une pittoresque principauté enclavée dans le centre de la France », *Un peu d'histoire locale*, Numéro spécial cinquantième d'Élisabethville, Bulletin municipal d'Aubergenville, 1978.
37. Voir p. 24.
38. Voir p. 40-47.
39. Paul Tournon a épousé Élisabeth Branly en 1920.
40. Catalogue de l'exposition, Paul Tournon, *Le Don de l'architecture*, Archives nationales, 2013, p. 7.
41. Voir p. 40-47.
42. « Église Sainte-Thérèse d'Élisabethville, d'hier à aujourd'hui », *Cahiers d'histoire d'Aubergenville et de sa région*, octobre 1997.
43. Archives royales de Bruxelles, *Secrétariat de la reine Élisabeth*, série « Patronages », dossier C 57.
44. Voir p. 34-35.
45. Voir p. 37.
46. Voir p. 48.
47. Voir p. 23.
48. Fonds privé Paul Tournon. Aimable contribution de Marion Tournon-Branly.
49. Pigafetta, Giorgio, Mastroilli, Antonella, *Paul Tournon, architecte (1881-1964), le « Moderniste sage »*, Éditions Mardaga, 2004, p. 19.
50. *Ibidem*, p. 20.
51. Loubet, Jean-Louis, *Renault Flins, 60 ans d'histoires industrielles*, Maury Imprimeur, 2013.
52. Desmoulin, Christine, *L'Ancien Siège Siemens de Bernard Zerhuss à Saint-Denis*, Éditions CAUE 93, 2012, p. 18.
53. Voir p. 52-53.

Bibliographie

Anne, Albert, *Cent Ans d'industrie bonniéroise, 1863-1963*, Mantes-la-Jolie, Imprimerie Le Mantais, 1964.

Catalogue d'exposition, *Le Don de l'architecture, Paul Tournon (1881-1964), Marion Tournon-Branly (1924)*, Archives nationales, Site de Fontainebleau, 2013.

Catalogue d'exposition, *Bernard Zehrfuss (1911-1996), la poétique de la structure*, Cité de l'architecture et du patrimoine, 2014.

Clabaud (architecte), « Maison à Aubergenville », *L'Habitation pratique*, 1904.

Cueille, Sophie, *Maisons-Laffitte, parc, paysage et villégiature (1630-1930)*, Cahiers du patrimoine, APPIF, 1999.

De Paeuw, Léon, *La Rééducation professionnelle des soldats mutilés et estropiés*, Imprimerie de l'École nationale belge des mutilés de guerre, 1917.

Desmoulins, Christine, *Bernard Zehrfuss*, Éditions du Patrimoine, Collection « Carnets d'architectes », 2008.

Desmoulins, Christine, *L'Ancien Siège Siemens de Bernard Zehrfuss à Saint-Denis*, Éditions CAUE 93, 2012.

Duhau, Isabelle, « Les baignades en rivière en Île-de-France », *22^e Journées scientifiques de l'environnement. Reconquête des environnements urbains : les défis du XXI^e siècle*, Créteil, 2011.

Ebenezer, Howard, *Tomorrow. A Peaceful Path to Real Reform*, 1^{re} édition 1898, réédité en 1902 sous le titre *Garden Cities of To-Morrow*, Londres, Faber and Faber, 1946.

Engelhard, J., « Modèle de grande exploitation industrialisée », *La Vie à la campagne*, 1929, vol. 26, n° 316, 1^{er} octobre 1929.

Favier, Jean, *Le Mobilier religieux moderne*, Paris, Alexis Sinjon, 1935.

Giffard, Henri, « Domaine de la Garenne, modèle d'exploitation industrielle à Aubergenville », *La Vie à la campagne*, septembre 1929.

« Groupes d'habitations de l'usine de Flins », *L'Architecture française*, n° 141-142, 1953.

« Logements pour le personnel de l'usine de Flins », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 46, février 1953.

Loubet, Jean-Louis, *Renault Flins, 60 ans d'histoires industrielles*, Maury Imprimeur, 2013.

Marchisio, Ernest, « Élisabethville va bientôt naître », *Un peu d'histoire locale*, Numéro spécial cinquanteenaire d'Élisabethville, Bulletin municipal d'Aubergenville, 1978.

Marchisio, Ernest, « Histoire d'Élisabethville des origines à nos jours », *Un peu d'histoire locale*, Numéro spécial cinquanteenaire d'Élisabethville, Bulletin municipal d'Aubergenville, 1978.

Monnier, Gérard, Abraham, Joseph, *L'Architecture moderne en France. Du chaos à la croissance, 1940-1966*, tome 2, Paris Picard, 1999.

Morance, Albert, *Encyclopédie de l'architecture. Constructions modernes*, Paris, 1929-1940.

Pigafetta, Giorgio, Mastroilli, Antonella, *Paul Tournon, architecte (1881-1964), le « Moderniste sage »*, Éditions Mardaga, 2004.

Pouvreau, Benoît, Couronné, Marc, Laborde, Marie-Françoise, Gaudry, Guillaume, *Les Cités-Jardins de la banlieue du Nord-Est parisien*, Éditions Le Moniteur, 2007.

Rambert, Charles, *L'Habitat collectif, problème urbain*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1956.

Réaux, Émile, *Histoire de la châellenie d'Aubergenville et des fiefs de Nézel, La Garenne et Montgardés*, Meulan, L. Delatour, 1882.

Sulzer Peter, *Jean Prouvé, Œuvre complète, Complete work*, volume 3 : 1944-1954, Éditions Birkhauser, Basel, Boston, Berlin, 2005.

Sulzer, Peter, *Jean Prouvé, Œuvre complète, Complete work*, volume 4 : 1954-1984, Éditions Birkhauser, Basel, Boston, Berlin, 2008.

Toulier, Bernard, dir., *Villégiature des bords de mer, Architecture et urbanisme*, Éditions du Patrimoine, Centre des monuments nationaux, 2010.

Liste des abréviations

AM : Archives municipales d'Aubergenville

AN : Archives nationales

AD : Archives départementales

MDDS : Musée du Domaine départemental de Sceaux

MH : Monuments historiques

IFA : Institut français d'architecture

Coll. part. : Collection particulière



Aujourd'hui, la plage d'Élisabethville en cours de réaménagement.

**Crédits photographiques
et droits patrimoniaux**

Clichés

© Région Île-de-France, Laurent Kruszyk, Adagp
Sauf p. 53 © Région Île-de-France, Jean-Bernard
Vialles, Adagp, 1998

Reproductions

© Région Île-de-France, Laurent Kruszyk, Adagp et
© Jean-Claude Bigant : p. 6, 9 bas, 10, 13 bas,
20 bas, 23 haut, 24, 26, 27, 36, 50, 53
© Fabrice Jaudeau Le Thiesse : p. 22
© Frédéric Rouchy : couverture, p. 8, 14
© AM Aubergenville : p. 9 haut, 11 bas, 24 haut
droite
© MDDS : p. 15, 20 haut, 23 bas, 35 haut et centre
© IFA : p. 16, 43 bas, 47 gauche
© Archives départementales des Yvelines :
premier rabat
© Archives du Royaume, Bruxelles : p. 12 gauche
© Archives départementales du Calvados :
p. 11 haut

Carte

© Région Île-de-France, Diane Betored,
intérieur du rabat

Auteurs

Joumana Timery,
Véronique David p. 44

Cartographie

Diane Betored

Charte graphique

Dejean de la Bâtie, Paris

**Ouvrage réalisé sous la direction
de Somogy éditions d'art**

Coordination et suivi éditorial

Sarah Houssin-Dreyfuss,
assistée d'Astrid Bargeton

Maquette

Dominique Grosmangin, Décalage

Contribution éditoriale

Carine Merlin

Fabrication

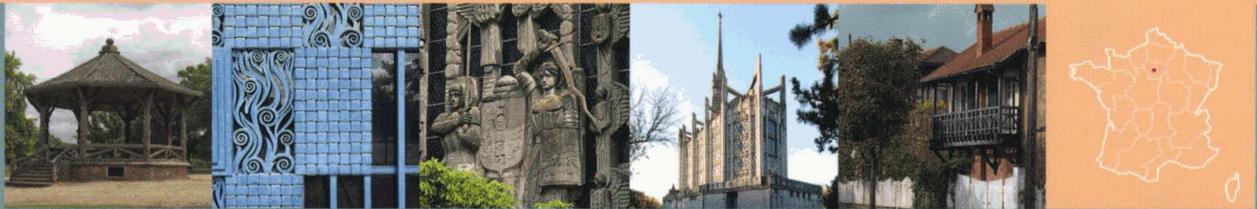
Michel Brousset, Béatrice Bourgerie
et Mélanie Le Gros

La photogravure a été réalisée par Quat'Coul, Toulouse.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
sur les presses de ReBus (Italie) en septembre 2014.



Envie de dépaysement? Allez à la gare Saint-Lazare, prenez le train de Rouen et, quarante minutes plus tard, descendez à la station Aubergenville. Bienvenue à Élisabethville, sa plage, son casino, ses hôtels, son kiosque à musique, son golf, ses commerces. Vous pourrez à toute heure en été vous baigner dans la Seine, vous amuser, écouter de la musique, badiner dans une kermesse flamande, faire un repas gastronomique à l'Ermitage. En cherchant bien, vous trouverez même un château qui résonne encore des aboiements de la meute. Vous souhaitez rester? Achetez un de ces délicieux pavillons noyés dans la verdure dont l'architecture vous transportera en Normandie ou ailleurs. Vous pourrez même aller chercher votre lait à la ferme. Bien sûr, aujourd'hui, il faut un peu d'imagination pour retrouver l'ambiance des années folles, mais tout est encore là, bien lisible à qui veut le déchiffrer. Suivez le boulevard de la Plage et vous arriverez tout droit sur la Seine. Vous pourrez, au passage, brûler un cierge à l'amitié franco-belge dans une merveilleuse chapelle de verre et de béton. Jusqu'aux usines Renault, installées aux portes de ce paradis, qui reproduisent pour les logements de leurs employés le modèle de la cité-jardin!



SOMOGY
ÉDITIONS
D'ART



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître le patrimoine artistique de la France. Les Images du patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments et œuvres de la région.

 **île de France**



978-2-7572-0886-1 15,50 €

